

La lettre du Chemin des Dames

Revue éditée par le Département de l'Aisne / été 2012

25

*Willy Ruhe (à gauche)
avec un habitant
de Cerny, Georges Leroy,
en 1968 près de la tombe
d'Albert Ruhe dans le
cimetière allemand
de Cerny.*



Droits réservés.

De Gaulle et Adenauer à Cerny

Histoire d'une mystification

© Coll. Tropamer-Sargos.



Portfolio

L'album
du soldat
Tropamer



© Coll. Adam.

Vaudesson dans la guerre

3-7 / recherche

De Gaulle et Adenauer à Cerny :
enquête sur un événement qui n'a pas eu lieu

8-15 / portfolio

Camarades, paysages et récit de guerre
du soldat Tropamer



© Coll. Tropamer-Sargos.

16 / sépultures

Les soldats britanniques du cimetière de Soupir

17-21 / mémoire

Le drame de Chevregny

22-25 / une histoire

La correspondance du conducteur Mauclerc

26-31 / témoignage

Vivre à Vaudesson pendant la Grande Guerre

31 / livre

32 / agenda

QUELQUES BRÈVES NOUVELLES

Sainte-Croix reçoit
enfin sa décoration

Sainte-Croix aura attendu près d'un siècle pour se voir remettre effectivement la croix de guerre, qu'un décret de 1920 lui décernait au titre de son sacrifice pendant la Grande Guerre. Le village situé au pied du Chemin des Dames fut en grande partie détruit par les bombardements de 1914-1918. Le 11 novembre dernier, Emmanuel Liévin a reçu la décoration au nom de la commune dont il est maire. C'est un particulier qui a fait les démarches pour que cet oubli du temps soit réparé. Henri Watier vit dans les Ardennes, mais a été élevé à Sainte-Croix par ses grands-parents. Et le village de son enfance est resté cher à son cœur. Responsable de l'Association des croix de guerre du Vouzinois, il est donc intervenu pour que la distinction soit matériellement remise à la commune qui en était titulaire sur le papier.

Soldats originaires
de la Somme tués
au Chemin des Dames

Les combattants nés dans la Somme et tués dans le secteur du Chemin des Dames entre 1914 et 1918 figurent désormais dans la base de données du Mémorial virtuel du Chemin des Dames : www.memorial-chemindesdames.fr

Ils sont, au stade actuel des recherches, au nombre de 1030. 603 de ces soldats, soit près de 60% du total d'entre eux, ont été tués au cours de l'année 1917 ; 101 pour la seule journée du 16 avril 1917. 237 (23%) sont morts en 1914, 66 (6,5%) en 1915, 18 (1,7%) décèdent en 1916 et 106 (10,3%) en 1918.

Rectificatif

Dans l'article consacré au mathématicien Gaston Julia, "Un mathématicien sur l'isthme d'Hurtebise" paru dans la lettre du Chemin des Dames n°23, p.22-25, l'épouse de Gaston Julia a été prénommée par erreur Madeleine, alors qu'elle s'appelait Marianne. Nous prions nos lecteurs de bien vouloir nous excuser pour cette erreur.

Enquête sur un événement qui n'a pas eu lieu

De Gaulle et Adenauer à Cerny-en-Laonnois en juillet 1962 pour jeter, par-dessus les tombes, les bases de la réconciliation franco-allemande. L'événement aurait mérité son cinquantenaire en cet été 2012. Le problème est que la rencontre n'a pas eu lieu ! Enquête sur ce qu'il faut bien appeler une mystification.

Par Guy MARIVAL

A la mémoire de mon ami Eckhard Holtz, ancien directeur du service des sépultures allemandes en France, disparu au moment où commençait cette enquête et qui ne saura donc jamais le fin mot de l'histoire.

Dans la chapelle du mémorial de Cerny, en entrant à gauche, on trouve sur des étagères quelques brochures et cartes postales, et un petit cadre avec des photos et des textes en allemand et en français qui entendent rappeler la visite faite en juillet 1962 au cimetière de Cerny par le chancelier allemand Konrad Adenauer et le président de Gaulle. « Après la réconciliation des grands hommes de Gaulle et Adenauer dans la cathédrale de Reims en juillet 1962, ils se trouvaient, sans sensation protocolaire et sans préavis, devant le thuya et le tombeau portant le portrait du canonier Albert Ruhe bloque 1 – tombe 1243, à Cerny-en-Laonnois, de Gaulle disant à Adenauer : « Rien de ce sang et toutes les larmes doit retomber dans le passé ! » Adenauer répondit : « Dans ce thuya croît une nouvelle vie paisible, c'est le symbole de la réconciliation de nos nations ! »¹

Ainsi se serait déroulé à Cerny, avec cette visite privée mais hautement symbolique, l'épilogue du premier voyage officiel d'un chancelier allemand en France. Commencée le 2 juillet à Paris, la visite de Konrad Adenauer s'était terminée le dimanche 8 juillet à Reims où le général de Gaulle était venu retrouver son hôte arrivé la veille de Bordeaux par avion. Les deux hommes avaient passé en revue des troupes françaises et allemandes au camp de Mourmelon avant de revenir à Reims pour assister en fin de matinée à la messe à la cathédrale.

Une enquête en deux temps

Le texte cité avait été le point de départ de premières recherches et d'un premier article paru en 2003 dans la Lettre du Chemin des Dames². La rencontre était en effet documentée par des photos et des écrits conservés par une famille de Cerny et qui provenaient de Willy Ruhe, le frère d'Albert, habitant Holzminden en Basse-Saxe.



Rédaction Laurence MOUTARDE

Elle avait aussi été corroborée par une « mémoire » du Chemin des Dames, le Père Courtois, qui avait précisé la raison de la venue du chancelier dans le cimetière allemand de Cerny : c'était là qu'était enterré un ami de la famille Adenauer, le frère de l'évêque de Trèves. Pourtant, de cette visite privée qui préfigurait l'image de François Mitterrand et d'Helmut Kohl main dans la main à Douaumont en 1984, pas un mot dans les *Mémoires* des deux hommes d'Etat... La conclusion de l'article était prudente³.

Peu après la parution de l'article, j'avais entrepris de vérifier ce qui semblait le plus facilement vérifiable : la relation personnelle entre Adenauer et un ancien évêque de Trèves. Cette première piste s'avéra bientôt sans issue : la lettre de l'archiviste diocésain contenait une liste de noms dont aucun ne figurait dans le

1. L'orthographe originale a été conservée.

2. Lettre du Chemin des Dames n°1, p. 3.

3. Malgré les réserves émises dans l'article, l'information sur la visite à Cerny a été reprise dans plusieurs articles et ouvrages historiques, sans parler des sites Internet. Il est vrai que dans les textes que j'ai rédigés pour le guide *Chamina du Chemin des Dames* (éditions 2004 et 2009), la « rencontre de Cerny » est présentée comme indubitable. Le présent article doit donc être compris aussi comme une mise au point, voire un repentir, malheureusement sans illusion de voir disparaître définitivement la légende que j'ai contribué à diffuser.

La lettre du Chemin des Dames

revue éditée par le Conseil général de l'Aisne
n° 25 / été-automne 2012
ISSN : 2259-1141



- > Directeurs de la publication : Yves Daudigny, Philippe Mignot.
- > Rédacteur en chef : Damien Becquart.
- > Comité de rédaction : Damien Becquart, Anne Bellouin, Caroline Choain, Yves Fohlen, Valentine Leignel, Franck Viltart.
- > Assistante : Karine de Backer.
- > Mise en page : Damien Becquart avec Christian Jomard.
- > On participé à ce numéro : Guy Marival, Philippe Nivet, Hermann Plote, Claude-Catherine Adam-Ragache.
- > Remerciements particuliers : Bernard Sargos, Louis Larzillière.

Abonnement gratuit sur demande auprès de la mission Chemin des Dames/Familistère de Guise : missionchemindesdames@cg02.fr - 03 23 24 88 39
Nous écrire : La lettre du Chemin des Dames, mission Chemin des Dames/Familistère de Guise, Conseil général de l'Aisne, rue Paul Doumer, 02013 Laon Cedex.
Imprimerie : Alliance / Tirage 9 000 ex.

Prochaine édition octobre 2012



La plaque en souvenir du Kanonier Albert Ruhe au cimetière de Cerny. Elle est aujourd'hui devenue illisible. D.R.

La tombe d'Albert Ruhe en juillet 1962. Reproduction. D.R.



■ ■ ■ registre des combattants enterrés à Cerny⁴. L'approche du cinquantième anniversaire de l'événement relaté dans la chapelle de Cerny ne pouvait qu'inciter à reprendre les recherches. Plus systématiquement et des deux côtés du Rhin. En Allemagne, un lointain cousin d'Albert Ruhe avait pu être retrouvé en août 2011 grâce à internet et il était justement passionné de généalogie. En septembre, au hasard d'une discussion avec Denis Rolland, surgissait « l'homme à l'Opel blanche » qu'il connaissait pour l'avoir déjà accueilli sur le Chemin des Dames. En 1962, c'était un jeune journaliste accrédité par le service de presse de la CDU pour suivre le voyage du chancelier en France avec sa voiture personnelle, la seule du cortège officiel à ne pas être de couleur noire. C'était vraisemblablement l'un des derniers témoins oculaires côté allemand. Il s'appelait Gert Boysen, il habitait Hambourg.

Interrogé au téléphone, M. Boysen ne cachait pas son scepticisme sur l'épisode de Cerny. D'ailleurs, ajoutait-il, dans l'agenda du chancelier sur le site de la fondation Adenauer, à la date du 8 juillet 1962, après la réception à l'hôtel de ville de Reims ne figurait que l'indication : « Après-midi : vol de retour entre Reims et Cologne-Wahn »⁵. Mais M. Boysen convenait que la veille, la visite au château Margaux à laquelle il se souvenait d'avoir assisté dans la suite du chancelier, n'y figurait pas davantage⁶...

4. La maladie, puis le décès du père Courtois en février 2005 n'ont pas permis de savoir d'où il tenait son information. On peut toujours penser qu'il s'agit d'un autre évêché allemand que Trèves (la liste est longue...), ou qu'il y a eu dans la mémoire du père Courtois télescopage avec une autre information. Il y a peut-être le frère d'un évêque allemand à Cerny, mais pas celui de Trèves, et pas forcément avec un lien de parenté avec la famille Adenauer...

Avis aux chercheurs !

5. <http://www.konrad-adenauer.de/kalendarium>

6. Voir l'article de Gert Boysen « Miracle de la réconciliation » (Wunder der Versöhnung) paru en août 1962 dans le magazine de la CDU, *Deutsches Monatsblatt*, p. 3.



Willy Ruhe dans la chapelle de Cerny en 1965. Reproduction. D.R.



Willy Ruhe (à gauche) avec un habitant de Cerny, Georges Leroy, photographés en 1968 près de la tombe d'Albert Ruhe dans le cimetière militaire allemand de Cerny. D.R.

La preuve par la presse

A l'Institut Charles de Gaulle à Paris, dans le dossier du voyage du 8 juillet 1962 rien sur un éventuel déplacement à Cerny. Interrogés, les derniers témoins côté français, comme Pierre Maillard, le conseiller du Général pour les affaires allemandes, ou le journaliste Jean Mauriac, n'avaient aucun souvenir d'un épilogue non-protocolaire dans un cimetière du Chemin des Dames.

Une vérification dans la presse de l'époque, et en particulier dans les anciens numéros du journal *l'Union*, permettait de mettre un point final aux interrogations. Dans l'édition du lundi 9 juillet 1962 qui consacre deux grandes pages à la journée du dimanche à Mourmelon et à Reims, on peut lire : « Les deux hommes quittent l'hôtel de ville peu avant 15 heures. Le président de la République accompagne son hôte sur l'aire de départ à Courcy où se déroule une ultime prise d'armes. Le général de Gaulle et M. Adenauer se saluèrent longuement de la main. Il était 15h30 quand le chef de l'Etat monta dans une DS noire pour rentrer à Colombey-les-Deux-Eglises ».

D'ailleurs, peut-on sérieusement envisager l'hypothèse d'un déplacement du général de Gaulle de Reims à Cerny en juillet 1962, sans la moindre précaution, alors que sa sécurité était menacée par les partisans ultras de l'Algérie Française ? La conclusion s'impose : la rencontre historique dans le cimetière de Cerny n'a pas eu lieu. Pourquoi alors, dans la chapelle du Mémorial, peut-on lire le récit qui en est fait ?

Le dossier n°197 141

Fort obligeamment, Monsieur Boysen avait ouvert son carnet d'adresses et décroché son téléphone. En novembre arrivait un gros fichier envoyé par l'archiviste du Volksbund Deutsche Kriegsgräberfürsorge (VDK), l'association allemande qui depuis 1919 s'occupe des sépultures militaires et dont le siège est à Kassel. Il contenait la correspondance échangée entre 1958 et 1977 avec Willy Ruhe⁸. Plusieurs lettres recoupaient et éclairaient les docu-

ments retrouvés à Cerny. Peu à peu s'est dessinée l'histoire d'une mystification. Tout commence un jour de mars 1958 lorsque Willy Ruhe, un enseignant de l'enseignement professionnel de 58 ans, entreprend de retrouver le lieu d'inhumation de son frère aîné Albert, un artilleur de vingt ans tué en mai 1918 au Chemin des Dames. Il fait parvenir au Volksbund une demande de renseignement. La réponse ne tarde pas : Albert Ruhe est enterré à Cerny-en-Laonnois dans l'Aisne, tombe n°1206. Willy Ruhe peut donc entreprendre à l'été 1958 une première visite sur la tombe de son frère. A près de soixante ans, il inaugure ce qui va devenir ce qu'il appelle son « pèlerinage ».

De fait, jusqu'en 1977, rares auront été les années où Willy Ruhe n'est pas revenu à Cerny : 1961, 1966 et 1967, 1975. Une demande adressée au Volksbund lui permet de bénéficier d'une réduction de 50% sur le billet de chemin de fer. C'est lors de son troisième voyage à Cerny, le 21 juillet 1960, qu'il dépose sur la tombe d'Albert une plaque émaillée avec son portrait et il plante un conifère de genre chamaecyparis, une sorte de thuya (en allemand « Lebensbaum », c'est-à-dire littéralement « arbre de vie »).

Un été 62

En 1962, Willy Ruhe vient à Cerny pour la cinquième année consécutive, vraisemblablement après le voyage du chancelier Adenauer⁹. Peu après son retour à Holzminden, du 4 au 9 septembre, c'est le voyage du général de Gaulle en Allemagne. *Quick*, un hebdomadaire illustré à grand tirage (plus d'un million d'exemplaires), un peu l'équivalent allemand de *Paris-Match*, a choisi de mettre en perspective cet événement considérable que

7. L'indépendance de l'Algérie est proclamée le 3 juillet. Deux jours avant de venir à Reims, le général de Gaulle avait refusé la grâce au lieutenant Deguelre, le chef des commandos Delta de l'OAS, qui avait été fusillé au fort d'Ivry. Les partisans de l'Algérie française n'ont pas désarmé pour autant : voir l'attentat du Petit-Clamart le 22 août.

8. Archives du Volksbund Deutscher Kriegsgräberfürsorge à Kassel : Vorgang (dossier) 197141.

9. Demande faite au VDK le 23 juin, mais réponse datée du 3 juillet.

« Un retour en arrière sans colère ». Extrait de l'article paru dans le magazine *Quick* en septembre 1962 à l'occasion de la visite du général de Gaulle en Allemagne. Traduction de la légende de la photo : « Ils reposent tout près l'un de l'autre dans la terre gorgée de sang de la Champagne, le chasseur alpin français Maurice Kreher et l'artilleur allemand Albert Ruhe. Avec eux sont tombés sur le front ouest pendant la Première guerre mondiale 1 385 000 Français et plus d'un million d'Allemands. »



Depuis le début de l'année 1951, dans la perspective des prochaines élections législatives (qui seront fixées au 17 juin quelques semaines plus tard), le général de Gaulle fait campagne pour le Rassemblement du Peuple Français (RPF) qu'il a fondé quatre ans plus tôt. A la mi-avril, il vient à deux reprises dans l'Aisne, un département où, en 1948, les trois conseillers de la République (sénateurs) ont été élus sous l'étiquette RPF.

Le dimanche 15 avril, il participe à Berry-au-Bac à la cérémonie traditionnelle au monument des chars d'assaut. Il prononce un discours en présence de plusieurs centaines de personnes, de nombreuses personnalités et des préfets de l'Aisne et de la Marne avant d'être reçu à la mai-

De Gaulle à Cerny ? Oui, mais c'était en 1951...

rie où il rappelle : « *Je connais bien ces lieux pour y avoir vécu et combattu* ». C'était en 1915, alors qu'il était lieutenant au 33^e régiment d'infanterie.

Après avoir passé la journée du lundi à Reims, le président du RPF revient le mardi 17 avril dans l'Aisne. Il réunit le matin les cadres départementaux du RPF dans une ferme à Molinchart, près de Laon, avant de déjeuner à Aulnois chez un autre agriculteur gaulliste.

L'après-midi, avant de rentrer sur Paris, il s'arrête d'abord à Bruyères-et-Montbérault, commune où il avait installé durant quelques jours en mai 1940 son poste de commandement. Reprenant la route vers Soissons, il

s'arrête ensuite à Cerny-en-Laonnois où l'on met la dernière main au mémorial qui doit être inauguré le dimanche suivant (22 avril). Le général de Gaulle dépose une gerbe au mémorial. Sur quelques photos (qui n'ont pu être reproduites ici car il s'agit de copies de qualité très médiocre), on voit le général parcourir le cimetière français de Cerny, peut-être à la recherche de tombes de ses anciens camarades du 33^e RI. Rien ne permet d'affirmer qu'il soit allé se recueillir dans le cimetière allemand tout proche...



Extrait de la Dépêche de l'Aisne. De Gaulle fait campagne pour le RPF, le matin du 17 avril 1951 à Molinchart, et passe à Cerny l'après-midi.

Cette dernière phrase est capitale pour notre enquête. Lorsqu'il lit l'article de *Quick* en septembre 1962, Willy Ruhe est persuadé que Maurice Kreher repose à Cerny, dans le cimetière français mitoyen du cimetière allemand. Or, il n'en est rien. Pour trouver la tombe de Maurice Kreher, il faut en effet aller, et c'était déjà le cas en 1962, au cimetière militaire français du Bois-Roger à Ambleny, à l'ouest de Soissons : bloc E, tombe n°72. Lors de ses voyages au cours des années suivantes, Willy Ruhe n'a pas cherché à vérifier si Maurice Kreher était bien enterré à Cerny. Mais il a conservé l'article paru dans *Quick*.

Un monument en danger

Première alerte en 1965. Willy Ruhe a sans doute appris par ses amis de Cerny que des travaux étaient en cours au cimetière et il s'inquiète pour son thuya et sa plaque émaillée. Le 15 juin, il se rend à Kassel pour en savoir plus. Quinze jours plus tard, le responsable de la division travaux, le docteur Fischbacher, absent le 15 juin mais qui rentre justement d'une tournée d'inspection en France lui confirme que des travaux de rénovation ont effectivement commencé et qu'ils sont menés par les Français qui accepteront sans problème de conserver la plaque, mais provisoirement. Il faut en effet préciser que jusqu'en 1966, les cimetières allemands de la Première Guerre mondiale sont gérés par les autorités françaises.

Par la suite, poursuit le Dr Fischbacher, lorsque l'aménagement définitif du cimetière sera mené par le Volksbund, les principes du Volksbund s'appliqueront : « *donner à chaque mort une sépulture digne et identique, quel que soit son rang, et quel que soit l'entretien assuré jusqu'alors par la famille* ». En conséquence, le Dr Fischbacher recommande à Willy Ruhe d'emporter la plaque dès sa prochaine visite à Cerny et de la déposer sur le caveau familial en Allemagne...

10. *Quick*, 1962, n°36, p. 10-14 et 62-63.

Sur cette photo de 1976, la nouvelle croix de pierre avec la plaque déposée par Willy Ruhe. On a replanté un nouveau thuya. D.R.



En 1972, la menace se précise. Lorsqu'il passe à Cerny fin juillet, Willy Ruhe découvre que les travaux ont commencé avec le remplacement des vieilles croix de bois par des croix de pierre, avec une seule croix pour quatre tombes. Que vont devenir les aménagements qu'il a réalisés sur la tombe de son frère ? D'autant plus que cette fois, à la suite des accords franco-allemands de juillet 1966 sur l'entretien des sépultures de guerre, c'est le Volksbund, sous l'égide du SESMA (Service d'entretien des sépultures militaires allemandes), qui mène les opérations.

A son retour à Holzminden, le 28 août 1972, c'est un véritable mémorandum que prépare Willy Ruhe, un texte dactylographié et écrit en français, avec une annexe intitulée « Cerny-en-Laonnois pour la visite officielle du chancelier fédéral Konrad Adenauer à Reims en juillet 1962 : Réconciliation au-dessus des tombes ». En guise de preuve, il joint la double page de titre de l'article du numéro de *Quick*. Il adresse le tout, non pas à Kassel où, se rappelant sans doute de l'avertissement de 1965, il craint une fin de non-recevoir, mais à Reims, au responsable du secteur auquel appartient le cimetière de Cerny, Monsieur Hans Schillo, un Sarrois en poste depuis 1968. Il s'agit évidemment de démontrer qu'il faut conserver en l'état la tombe de son frère, que Willy Ruhe considère comme un « *lieu commémoratif national* ». Il insiste en particulier sur le thuya : « *Je voudrais proposer de le faire raccourcir par un jardinier, si l'arbre devient trop grand. On ne fait jamais abattre un thuya (arbre de vie).* »

Mais Hans Schillo a transmis la requête à sa hiérarchie. C'est donc de Kassel qu'arrive la réponse, une réponse plutôt conciliante. « *Par égard pour la rencontre historique qui a eu lieu il y a dix ans sur la tombe de votre frère, le cèdre et la plaque doivent être conservés pour la postérité. A l'occasion des travaux actuels qui sont presque achevés, des réflexions sont en cours pour déterminer si, et sous quelle forme, cet événement historique pourrait être éventuellement dans le registre accessible au public.* »¹¹

Un nouveau courrier en date du 15 mars 1973 apprend à Willy Ruhe que la tombe d'Albert a changé de numérotation (du n°1206 au n°1243). Mais l'essentiel a été préservé. Un nouveau thuya a été replanté près de la nouvelle croix de pierre aux quatre noms

et la plaque émaillée a été soigneusement réinstallée. La tombe de l'artilleur Ruhe a bénéficié d'un traitement de faveur, d'une dérogation aux règles en vigueur. Partisan sincère et convaincu de la réconciliation par-dessus les tombes, Willy Ruhe n'a pas hésité à l'instrumentaliser dans son conflit avec le Volksbund. Même si à Kassel, on n'est pas vraiment dupe, la mystification a finalement réussi¹².

Restent les fameuses paroles historiques qui auraient été prononcées à Cerny. Willy Ruhe les a-t-il complètement inventées ? La réponse se trouve dans le magazine *Quick* de septembre 1962. A deux reprises (p. 13 et p. 63), on retrouve la phrase attribuée à de Gaulle : « *Nichts von all dem Blut und all den Tränen... Tout ce sang et toutes ces larmes doivent appartenir au passé* ». Selon *Quick*, ainsi s'est exprimé

de Gaulle lui-même dans une déclaration à Adenauer, malheureusement sans autre indication... Quant à la réponse attribuée au chancelier avec la polysémie sur le thuya/arbre de vie, elle est à l'évidence trop adaptée à la tombe d'Albert Ruhe à Cerny et elle sert trop la requête pour qu'on ne doive pas conclure à des propos apocryphes. D'ailleurs dans l'annexe à la lettre du 28 août 1972, la réponse d'Adenauer était encore plus explicite : « *Dans ce thuya, protecteur de la vie, croît une nouvelle vie paisible ; c'est le symbole de notre réconciliation sur la terre française ! Pour cette raison, cette plaque tombale avec l'arbre de vie est un monument commémoratif pour tous les visiteurs du cimetière.* »

Willy Ruhe est décédé à Holzminden en 1983, à l'âge de 83 ans. Devenu immense, et mal en point, le thuya planté après 1972 a été abattu en 2006. Reste toujours aujourd'hui la plaque émaillée au pied de la croix, mais avec le temps elle est devenue complètement illisible. C'est le dernier témoignage du souvenir pour un frère prématurément disparu. Il n'en reste pas moins qu'à Cerny, chaque printemps depuis plus de vingt ans, à l'issue de la cérémonie au Mémorial, une gerbe est déposée au cimetière allemand comme d'autres le sont au cimetière français et au monument anglais du Loyal North Lancashire. Une contribution modeste à la cause de la réconciliation franco-allemande. Mais incontestable. ■

11. Lettre du 6 octobre 1972. A noter cependant que le courrier du 28 août manque dans le dossier 159 491. Mais il se trouve dans les documents conservés par la famille Leroy à Cerny.

12. Assez rapidement cependant, le Volksbund met en doute la réalité de la « rencontre historique ». Dans les archives, une photo de 1976 est accompagnée de cette légende : « *Voici la tombe de l'artilleur Albert Ruhe où de Gaulle et Adenauer se seraient réunis. Rien n'est vrai dans toute cette histoire. Selon toute vraisemblance elle a été inventée par le frère du mort* ».

Je tiens à remercier toutes les personnes qui ont facilité cette enquête, et en particulier : en Allemagne : Gert Boysen (Hambourg), Jacqueline Boysen (Berlin), Andreas Ruhe (Bad Harzburg), Peter Pässler (VDK - Kassel), Jens Hinze (Bauer KG) ; En France : Jean-Pierre Leroy, Philippe Oulmont, Jean Mauriac, Denis Rolland, Joël Clément (SESMA), Mme Hans Schillo, Rose et Claude Condette.

■ ■ ■ représente la réconciliation entre la France et l'Allemagne après un siècle et demi de guerres, dans un article intitulé : « Un retour en arrière sans colère » (Zurück ohne Zorn)¹⁰. Sur la double page de titre, les photos de deux tombes de combattants de 1914-1918 : un Français, Maurice Kreher, et un Allemand : Albert Ruhe. Pourquoi celles-ci plutôt que d'autres ? Rien aujourd'hui ne permet de le savoir mais dans ce choix, Willy Ruhe n'a joué aucun rôle. Il suffit de lire le petit mot qu'il adresse, dès le 30 septembre 1962 à ses amis de Cerny, avec la double page de l'article de *Quick* : « *Avec ceci j'envoie une journal. Il est une publication à mon insu. Je m'ai enchanté sur le morceau coupé. Monsieur Kreher et mon frère, ils étaient 20 ans dans ce temps la 1914/18. S'il vous plaît, envoyez-vous l'adresse de la famille Kreher.* »

Camarades, paysages et récit de guerre du soldat Tropamer

Route 44. Secteur de la ferme du Luxembourg. Janvier 1916. ©Coll. Tropamer-Sargos.



Derous, juillet 1916. ©Coll. Tropamer-Sargos.



Moulin Rouge Lenud Derouy. Mai 1916. ©Coll. Tropamer-Sargos.



Route 44, en avant de Villers-Franqueux, 7 septembre 1915. ©Coll. Tropamer-Sargos.

Album de photographies et récit de guerre aimablement communiqués par Monsieur Bernard Sargos.

André Tropamer, agent de liaison au 127^e RI a constitué un recueil de 200 photographies réalisées en Champagne, au Chemin des Dames, dans la Meuse, en Flandre. Quelques paysages et de très nombreux portraits de camarades dans les moments de répit forment l'essentiel de cet album qui s'accompagne de notes de campagne consignées après guerre sur 18 feuillets. Par la violence dont il témoigne, cet *Itinéraire* écrit contraste fortement avec des photographies prises en « secteur pépère ».

EXTRAITS DE L'ITINÉRAIRE

de guerre de André Tropamer à partir de mars 1915.

14 mars

[...] Je rejoins le 127^e d'Infanterie de Valenciennes à Champigneul : mauvais accueil des hommes du nord qui reviennent de l'attaque du fort de Beau-séjour après avoir été particulièrement éprouvés. Cafard. [...]

5 avril

Jour de Pâques - dans les bois de Ville en Woëvre¹ - pluie. A la nuit tombée nous gagnons les bois de la Noire-Haye.

bois Pareid, en terrain découvert, de l'autre côté du vallon - Hum - pas facile - Progression extrêmement lente dans la boue - Je m'endors sur le terrain - mauvais réveil - mon fusil ne fonctionne plus, le canon est bouché. A plat ventre, instinctivement je mets une pelle bêche devant ma tête. A cet instant précis une balle s'écrase dessus. Je la ramasse et je la mets dans ma poche en souvenir... A la nuit, ordre de repli - [...]

6 avril

Au petit jour le bataillon, fourbu et un peu clairsemé, se retrouve dans les bois de la Noire-Haye, à l'appel 200 hommes, sur 750, manquent. [...]

14 mai

Aux tranchées de 1^{ère} ligne - face à la Ville aux Bois - Secteur où les tranchées adverses sont à peine à 30 ou 40 m. les unes des autres - d'où énervement de part et d'autre qui se traduit chaque nuit par des fusillades aussi intenses qu'irraisonnées. Dans les intervalles les rossignols chantent à plein gosier dans ces bois remplis de muguet. Pourquoi se battre au mois de mai ! Près de moi des artilleurs s'évertuent à lancer des bombes à l'aide d'un obusier aux armes de... Louis-Philippe ! Je me lie d'amitié avec Christophe Deshayes. La relève sera la bienvenue. [...]

24 juin

Je reçois un petit appareil photo - J'en suis enchanté - Toujours dans le secteur de Villers-Franqueux.



Route 44, secteur du Luxembourg par un jour de neige, Palabaud. Février 1916. ©Coll. Tropamer-Sargos.

A minuit le bataillon prend sa position d'attaque dans un chemin creux en avant des tranchées du village d'Hen-nemont. Au début de l'après-midi nous sortons de la tranchée - à l'attaque - Mon baptême du feu : un obus éclate près de moi, je roule au sol sans mal. Je vois alors notre objectif : tranchée allemande à 1.200 m - à la lisière du

1. A l'est de Verdun



Château du Godat. Décembre 1915. ©Coll. Tropamer-Sargos.

1^{er} juillet

17^e jour de tranchée dans ce secteur - toujours calme, d'ailleurs. Je suis navré parce qu'on m'a volé ma pie apprivoisée Margot, je la remplace par un geai, Jack.

5 juillet

Toujours au même endroit. On parle d'un projet de permissions pour les soldats du front. Si ce pouvait être vrai ! [...]

12 août

J'apprends que mon cher cousin Henry Tropamer a été tué le 7 en Champagne. Jour de profonde tristesse... [...]

15 septembre

Ferme de La Neuville, entre le pont du Godat et Berry au Bac, pour le creusement d'une tranchée - parallèle de départ en vue d'une prochaine attaque. Nous subissons assez de pertes. Enervement général.

3 octobre

Par ordre général je dois renvoyer mon appareil photo à l'arrière. Dommage.

8 octobre

En cantonnement dans notre cher village d'Hermonville. Ravitaillement à souhait. Je retrouve mon sac contenant toutes mes petites affaires personnelles, abandonné, pour m'alléger, au moment où nous nous préparons pour une attaque - Une vraie joie - Les roses d'octobre sont exquises. On chante, on danse, c'est la détente. [...]

4 novembre

Relève. Cantonnement à Hermonville chez le notaire. Celui-ci, qui a quitté le village il y a 15 mois, revient

inopinément avec sa femme et entre dans sa salle à manger envahie par nous. Le pauvre homme a les larmes aux yeux de voir les déprédations subies par sa demeure. Nous sommes gênés et pourtant... c'est la guerre. [...]

20 décembre

Clair de lune admirable - un camarade tué est transporté en civière devant mon gourbi - vision poignante.

25 décembre

Hermonville - Noël triste pas de messe de minuit - quelques groupes réveillonent mais cela sonne faux. [...]

1916

8 mars

Retour à Thierville après six jours particulièrement pénibles à la Côte du Poivre - Assurer la liaison dans ces



Secteur d'Oulches, Becu, caporal chef du matériel, mai 1916. ©Coll. Tropamer-Sargos.

circonstances devient un art. Sens de l'orientation la nuit, initiative en tout temps - Cela a véritablement plus d'intérêt qu'en secteur calme. La journée du 5 a été chaude, attaques allemandes et contre-attaques de notre

Avec l'œuvre du temps, certaines des images réalisées par le soldat André Tropamer donnent des abords du front une vision presque impressionniste : tel ce cimetière du secteur de la ferme du Luxembourg, page précédente, ou ci-contre cette péniche sur un canal des Flandres. L'auteur paraît apprécier particulièrement la nature, plusieurs passages de ses notes évoquent la flore.

Son sujet principal n'est cependant pas là. L'agent de liaison au 127^e RI, qui a rassemblé dans un album les photographies petit format prises à partir de juin 1915, s'intéresse surtout à ses camarades. Il les photographie individuellement et en petits groupes. Chaque cliché de cette galerie de portraits est méticuleusement légendé : secteur du front, identité, date. André Tropamer immortalise, le plus souvent en pied, ses camarades prenant la pause en des lieux et des temps où les armes elles-mêmes observent une pause. Ces instants de répit où les armées s'observent et les hommes tuent le temps, l'agent de liaison les met à profit pour saisir des compagnons de régiment, attrapant parfois une présence familière dans leur environnement, un chat, une pie, un geai. Exceptionnellement, la brève mise en scène nécessaire à la prise de vue amène sur le devant un objet de l'arsenal guerrier : Becu avec un lance-fusée à Oulches en mai 1916 (page 14). Pour le reste, armes et installations du front (tranchées et abris) ne sont guère soulignées.

Cet album de guerre - 200 tirages et sept cartes postales - ne contient pas d'images dérobées à quelques secondes d'un engagement, comme de rares poilus purent en réaliser au Che-

Péniche en Flandre ©Coll. Tropamer-Sargos.



min des Dames ou dans la Somme¹. Ces photographies autorisées (André Tropamer se sépare de son appareil quand une instruction l'exige) de paysages aux abords du front et de com-

battants saisis dans les moments de détente, sont à relier aux notes prises pendant la campagne, que l'auteur a consignées sur 18 feuillets après guerre au moment où il constituait son recueil.



Tranchées de Villers-Franqueux. Moi - agent de liaison en secteur pépère. 12 juillet 1915. ©Coll. Tropamer-Sargos.

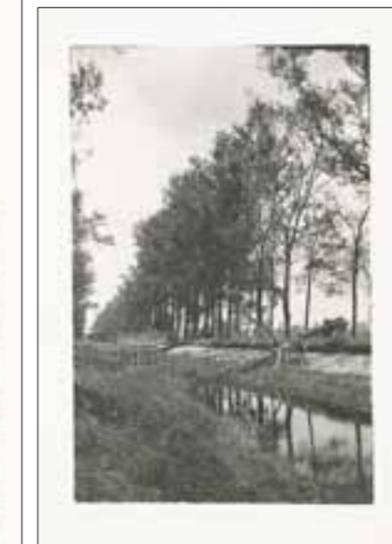
Intitulé *Itinéraire*, ce texte évoque succinctement ce que les images ne montrent pas : violence répétée, mort... Une seule photographie expose des corps allongés (« Tranchée de la Neuville, 2 octobre 1915 »), sans que l'on puisse déterminer avec certitude s'ils sont assoupiés ou sans vie puisque la légende n'en dit rien. Dans le bref texte par lequel il raconte sa guerre, André Tropamer évoque plusieurs décès dont celui d'un camarade devenu ami, Christophe Deshayes, un de ceux qui apparaissent à plusieurs reprises au fil des pages de son recueil de photographies.

Damien BECQUART

1. Voir notamment les photographies du sergent Barret qui appartient comme A. Tropamer au 127^e RI, *lettre du Chemin des Dames* n°24; photographies et témoignage de Marius Vasse (également agent de liaison), *lettre du Chemin des Dames* n°22.



Etape Coulomme la Montagne, château de Longvoisin entre Prouilly et Pévy. 9 août 1915. ©Coll. Tropamer-Sargos.



La Neuville, canal de l'Aisne à la Marne. 3 octobre 1915. ©Coll. Tropamer-Sargos.

Route 44, ferme du Luxembourg. Janvier 1916. ©Coll. Tropamer-Sargos.



part pour une crête de la Côte du Poivre (un nom à vous déguster des épices pour toujours). Finalement, le 6, nous restons maîtres de la position. Pas de tranchées, ici, de simples trous d'obus aménagés au mieux, pas de réseaux de fils de fer. Guerre en rase campagne. [...]

18 mars

Le bataillon organise la défense du village. Pendant une accalmie et par

une journée de printemps je monte au clocher pour examiner le terrain. A peine étais-je redescendu dans mon abri qu'un obus de gros calibre fauchait le clocher à sa base - Quel saut périlleux j'aurais fait si l'artilleur d'en face s'était un peu plus pressé de tirer - Dans un autre moment d'accalmie je me promène dans les maisons ruinées et je découvre un admirable fauteuil d'époque Louis XV. Abandonner là ce beau meuble me paraît impossible, je

le charge sur ma tête pour le descendre dans une cave. J'y trouve... un cheval hennissant - Le bombardement me fait abandonner l'un et l'autre à leur triste sort. Je ne sais comment ils se seront entendus ensemble ni ce qui est advenu d'eux... [...]

28 avril

Depuis 6 jours dans le secteur de tout repos et admirablement aménagé du « Moulin Rouge » au Nord de Beurieux.

Les relèves de première ligne se font en plein jour - Calme absolu - Quel changement !

29 avril

Tranchées sur la côte au Nord d'Oulches.

7 mai

Cantonement à Beurieux après 8 jours de tranchées marqués par quelques bombardements.

15 mai

Tranchées au N.E. d'Oulches [...]

5 juin

En 2^e ligne dans les bois entre Beurieux et Oulches, puis à Craonnelle, d'où la vue est fort belle.

13 juin

Tranchées N.E. d'Oulches.

30 juin

Aux tranchées - carrefour de Craonnelle. Le cher commandant Bonzom nous quitte, il est appelé à d'autres fonctions - regret - le capitaine Rouhier le remplace. [...]

11 juillet

Imprudence de mon ami, le Sgt Major Lamoot, qui tombe mortellement blessé d'une balle au ventre. [...]

15 août

Au camp d'aviation des Célestins, près de Chipilly s/ Somme, voisinage immédiat des troupes anglaises.

23 août

Aux tranchées à gauche de Maurepas, ou plus exactement, dans des trous d'obus. Nous sommes en pleine bataille avec les troupes anglaises - bombardement infernal, boue épaisse, terrain bouleversé, cadavres partout, vision

d'horreur. Mon appareil photo est hors d'usage - pas d'eau potable, ravitaillement impossible. [...]

3 septembre

Attaque générale. Nous enlevons la tranchée Savernake. 300 prisonniers de la Garde, du régiment Elisabeth, nous continuons la progression au N.E. de Maurepas. A la tombée de la nuit ma compagnie occupe la lisière du bois Louage mais au prix de

quels efforts et de quelles pertes, il ne peut être question de rassembler les éléments qui restent - le bled est jonché de morts et encore de morts, vision tragique. Tirs de barrage périlleux pour agents de liaison. On les traverse quand même. Les anglais n'ayant pas réussi leur attaque à notre gauche, la nôtre a été plus pénible : nous étions pris de flanc - [...]

5 septembre

On croit à la percée, des bataillons frais, déployés en tirailleurs, nous dépassent mais ne parviennent cependant pas à progresser - Dommage - Notre

régiment est cité à l'ordre de l'Armée.

6 septembre

Dans la nuit nous quittons le champ de bataille. [...] je rencontre Louis Chairou, qui commande le Parc d'Artillerie du 1^{er} corps. Il a peine à me reconnaître dans l'état de saleté et d'épuisement où je me trouve après ces quinze jours si durs. Enlevés par des camions autos nous revenons au camp des Célestins. Que de places vides dans nos rangs !... Dans mon escouade nous restons 3 seulement².

2. Sur 15

7 septembre

J'obtiens un laissez-passer pour me rendre à Bray revoir Louis Chairou. Quel bon accueil je reçois ! Combien je lui en suis reconnaissant. Au camp des Célestins c'est la prostration complète, beaucoup de malades, ce qui n'a rien de surprenant. [...]

25 septembre

En position de départ sur la route Combles-Rancourt, à 1 km de ce dernier village. A midi quinze, nous nous portons à l'attaque, avec calme, comme à la manœuvre. Infernal duel d'artille-

rie. Les mitrailleuses ne nous arrêtent pas. Un premier bond me conduit, avec le Cdt Rouhier, dans un énorme trou d'obus d'où nous voyons admirablement la situation - Toute la ligne progresse - Eymond est blessé près de moi - Un deuxième bond nous mène à la tranchée boche dans laquelle nous sautons. C'est une salade de cadavres que nous y trouvons. Revolver au poing nettoyeur des abris dans lesquels nous trouvons force bouteilles d'eau minérale - Joie, tous nos bidons étaient vides et nos

gosiers secs. A 14 heures nous nous organisons - Le service de liaison est des plus périlleux, difficultés sans nombre.

1917

21 janvier

Retour dans notre ancien secteur du Moulin Rouge, en avant de Beaurieux.

22 janvier

Tranchées sur le coteau au N. d'Oulches - neige - très grand froid - glaçons dans les boules de pain que l'on doit couper à la hache - vin gelé. [...]

12 mars

Cantonnement à Beaurieux, demain départ à l'arrière pour des exercices préparatifs d'attaque. [...]

29 mars

Après une marche pénible on arrive aux carrières de Romain, jadis calmes mais aujourd'hui débordantes de troupes et de matériel : l'offensive est proche.

1^{er} avril

Arrivée à Beaurieux, rempli de troupes - bombardement. [...]

8 avril

Nous montons en ligne au N. d'Oulches. La préparation d'artillerie commence. Vacarme infernal, à quand le jour J ?...

16 avril

Jour J - Heure H 6 heures - Attaque générale - Notre objectif : château de la Bôve, à 5 km de nos lignes, dont le propriétaire marche avec nous. Les deux premières lignes boches sont aisément franchies mais nous sommes arrêtés, avec de lourdes pertes, sur la troisième, à 600 m à peine de notre base de départ - Désordre et confusion inouïs parmi les morts, les blessés râlant et les tirailleurs sénégalais, nos voisins de gauche, qui courent en tous sens, ayant perdu la tête dans le vacarme - Liaison des plus dures et des plus périlleuses à assurer. Cette nuit nous organiserons nos positions.

22 avril

Depuis 7 jours au même endroit infernal. Combats à la grenade incessants. Cadavres amoncelés. Neige et pluie abondante qui transforme le terrain en un lac de boue où l'on enfonce au dessus des genoux. Pour assurer la liaison - et combien lentement - je dois retirer avec les mains chaque jambe l'une après l'autre de la boue, et cela sous des rafales d'obus. Comment n'y suis-je pas resté cent fois !... Ce soir relève par le 18^e Corps d'Armée.

23 avril

Relève - Dépenaillés, boueux, hâves nous regagnons l'arrière par petits groupes en désordre. [...]

28 avril

Cantonnement d'étape à Mosloy, près La Ferté-Milon. La joie de vivre commence à renaître.

1^{er} mai

Ussy sur la Marne - bon temps de repos.

16 mai

Poivres, petit village à quelques km du Camp de Mailly qui regorge de troupes françaises, noires et russes. Nous nous organisons pour une assez longue période de repos. Au camp, il règne une certaine effervescence, surtout parmi les Russes qui hurlent « Nicolas kaput » à l'adresse du tsar. Qu'est-ce donc ? [...]

3 juin

Au Camp de Mailly, manifestation quasi-révolutionnaire parmi les troupes qui s'y trouvent. Aucune répression. J'en suis stupéfait !

6 juin

Nous quittons Poivres pour aller cantonner au Camp de Mailly. [...]

21 juin

Retour de permission - rumeur de révolte dans le train de permissionnaires - je me tiens à l'écart car je désapprouve. Arrivée à Vieux-Maisons, près de Provins, où cantonne mon bataillon. [...]

10 août

Relevés la nuit dernière - durant ce séjour, en guidant une compagnie de renfort pendant la nuit, ait été projeté par déplacement d'air d'un obus de gros calibre tombé près de moi. Complètement étourdi, ne suis



Secteur du Luxembourg, un ami, janvier 1916. ©Coll. Tropamer-Sargos.



Route 44. «Jack» mon geai. 9 juillet 1915. ©Coll. Tropamer-Sargos.



Mineur et «Margot» sa pie. Route 44, 27 juin 1915. ©Coll. Tropamer-Sargos.



Colmar novembre 1918. ©Coll. Tropamer-Sargos.

Agent de liaison au 127^e RI

Service périlleux, particulièrement dans les moments où le front est agité, la liaison permet les déplacements et autorise une proximité avec les officiers qui, en certaines circonstances, facilite le quotidien : « Tant que je serai ici je prendrai pension à la popote du Commandant Louis Chairou¹. Bonne aubaine » (10 août 1917), rapporte André Tropamer dans l'*Itinéraire* qu'il a consigné après guerre à partir de ses notes du front. Ces mêmes notes, qui témoignent des principaux engagements et du quotidien du combattant, évoquent une « manifestation quasi-révolutionnaire parmi les troupes » cantonnées au camp de Mailly, le 3 juin 1917. Et l'absence de répression, selon le témoin « stupéfait ». Mais également, le 21 juin, à l'occasion d'un retour de permission « une rumeur de révolte dans le train de permissionnaires ». « Je me tiens à l'écart car je désapprouve », précise l'agent de liaison qui appartient à un milieu peu enclin naturellement aux manifestations de révolte.

1 - Officier d'artillerie (1860-1923) cousin issu de germain de André Tropamer.

Pigeons voyageurs. ©Coll. Tropamer-Sargos.



Glennes, juin 1916. ©Coll. Tropamer-Sargos.



Ussy sur Marne Deshayes, mai 1917. ©Coll. Tropamer-Sargos.

Poivres, mai 1917. ©Coll. Tropamer-Sargos.





Moulin Rouge poste de police. Mai 1916. ©Coll. Tropamer-Sargos.



Secteur d'Oulches, Joseph Levecque, Derous, Lenud, Houttemane, Coy, juin 1916. ©Coll. Tropamer-Sargos.



Plateau triangulaire sergent major Lamoot 1916. ©Coll. Tropamer-Sargos.



Craonnelle, Coy dit Poutch, juillet 1916. ©Coll. Tropamer-Sargos.



Secteur d'Oulches, les signaleurs du bataillon, juin 1916. ©Coll. Tropamer-Sargos.



Secteur d'Oulches, Becu mai 1916. ©Coll. Tropamer-Sargos.

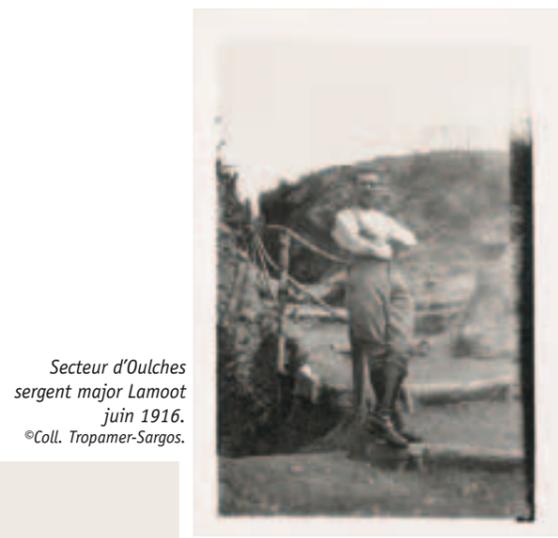


Secteur d'Oulches, Coy dit Poutch mai 1916. ©Coll. Tropamer-Sargos.



Hourriez, Deshayes, Weydert, Becu dans notre gourbi route 44. 13 juillet 1915. ©Coll. Tropamer-Sargos.

Tranchées de la Neuville. 2 octobre 1915. ©Coll. Tropamer-Sargos.



Secteur d'Oulches sergent major Lamoot juin 1916. ©Coll. Tropamer-Sargos.

■ ■ ■ revenu à moi que dans l'abri où l'on m'avait transporté. Mes coups de chance ne se comptent plus- aujourd'hui ai déjeuné avec Louis Chairou - Sommes revenus à Staveele sous les tentes. Il pleut sans arrêt. Pour tuer le temps et oublier le mauvais dernier séjour aux tranchées, qui nous

a coûté autant de pertes que si nous avions attaqué, je m'évertue tout le jour à culotter une pipe en terre d'un sou... Tant que je serai ici je prendrai pension à la popote du Commandant Chairou. Bonne aubaine. [...]

31 octobre

Relève - Séjour aux tranchées marqué pour moi par commotion provoquée par éclatement d'obus sur l'arête de mon abri - Sommes au camp de Zuidhuis, près de Wasten - Le régiment reçoit la fourragère.

11 novembre

Repos - très désiré - au Camp de Zuidhuis - On peut enfin faire sécher

ses effets. L'intoxication par gaz que j'ai subie ces jours derniers s'atténue.

1918

27 janvier
En secteur - E. de la Ville aux Bois. [...]

15 février

Retour de permission. Mon bataillon sur une butte qui domine la Ville aux Bois - Vue très étendue sur les lignes,

la nuit fusées éclairantes à perte de vue - logeons dans une ancienne sape allemande 38 marches à descendre - abri parfait contre les bombardements mais les rats pullulent et viennent vous souffler sur la figure la nuit - Secteur d'ailleurs calme. [...]

10 mars

En allant prendre les tranchées à la Ville aux Bois, en plein jour, sommes salués

d'un marmitage copieux à Pontavert - pas de mal, heureusement -

18 mars

Irruption d'une « Stosstruppe » dans nos tranchées. Elle laisse 2 tués et 2 blessés - Aucune perte chez nous.

21 mars

Sérieux bombardement de nos lignes. Allons-nous être attaqués ?

3 avril

On apporte à Welles le corps de mon pauvre ami Deshayes, tué avant-hier. Peine que je ne saurais décrire... [...]

Soupir, derrière l'église

Trente stèles, érigées dans le jardin situé derrière le chœur de l'église du village, témoignent de l'engagement britannique dans ce secteur en septembre 1914.

« **A la mémoire** la plus affectueuse de mon enfant adoré ». Le second lieutenant auquel cet épitaphe est dédié n'avait que 18 ans, le 16 septembre 1914, jour de sa mort. Paul Chancourt Girardot, c'est son nom, né à Southampton, appartenait au 1st Battalion Oxfordshire and Buckinghamshire Light Infantry engagé dans le secteur est du Chemin des Dames, lors de la première bataille de l'Aisne. Il se trouvait avec plusieurs soldats dans une carrière souterraine proche de la ferme de Cour Soupir et fut tué par l'explosion d'un obus.

Paul Chancourt et 29 autres de ses compatriotes qui ont perdu la vie à cette même période du début de la guerre, avant que le corps expéditionnaire britannique ne quitte ce secteur du front au mois octobre, sont enterrés derrière le chœur de l'église de Soupir. L'endroit est discret mais pas secret et régulièrement entretenu. Dans un article publié dans le journal anglais *The Graphic*, le 17 octobre 1914, le soldat W. Merrywater, blessé lors de ces combats et rapatrié en Grande-Bretagne, rapportait : « *Aussi longtemps que je vivrai, je n'oublierai pas. Nous sommes restés dans les tranchées pendant plusieurs heures et nos pertes ont été lourdes. A la tombée de la nuit le bombardement allemand a baissé d'intensité pour cesser presque complètement, à l'exception d'un obus de temps en temps, quand il a fait noir. Nous avons transporté nos morts dans le cimetière d'un petit village où les paysans avaient creusé une grande fosse. Nous nous tenions debout dans l'obscurité, avec la lune et les étoiles comme seule lumière et le prêtre disait les prières. Comme c'était en français, on ne comprenait pas grand-chose. A la fin nous avons fait le salut aux morts et comblé la fosse. Les villageois ont promis de planter des fleurs et de prendre soin de ces lieux pour nous.* ».

A propos des affrontements de septembre 1914 et du secteur de Soupir où opérait l'unité du second lieutenant Paul Chancourt Girardot et du soldat Merrywater, on trouve cette description d'un officier : dans une lettre datée du 30

septembre 1914 adressée à sa mère, le lieutenant Neville Woodroffe du 1st Battalion Irish Guards écrit : « *Nous tenons toujours cette position de l'autre côté de l'Aisne et sommes dans les tranchées depuis plus de 16 jours. On commence à en sentir l'effet après tous ces jours passés à marcher et nous avons hâte de marcher à nouveau. C'est réellement la première fois que nous sommes plus d'un jour dans la même position. D'une certaine manière c'est du repos après notre précédente expérience, mais nous sommes bombardés et subissons la nuit des fusillades. Il y a un merveilleux château dans le village, très grand, récent [...] Il a été transformé en hôpital. Il y a là de beaux jardins, mais ils ont été pratiquement détruits par les canons et on a laissé les chevaux y vagabonder : ils ont massacré les pelouses et les parterres de fleurs. Mais la guerre est la guerre, et le propriétaire doit se considérer très heureux que l'ensemble ne soit pas en ruine. Il est étrange de voir les blessés couchés dans de magnifiques lits avec des draps et d'autres sur des tapis de la plus belle qualité.* ».

Yves FOHLEN

Carré britannique derrière l'église. L'église aujourd'hui. En bas, l'église (XII^e siècle) avant guerre et une tour du château. Photos : Y. Fohlen, archives P. Kendall.



Le 14 SEPTEMBRE 1914, après avoir franchi l'Aisne, les soldats britanniques de la 1st Brigade of Guards s'emparent du village de Soupir. Sous les tirs allemands, ils escaladent les pentes boisées qui dominent le village. Après des combats très durs et sous la pluie, les Britanniques parviennent à conquérir la ferme de Cour Soupir. Epuisés et ayant subi de lourdes pertes les survivants creusent des tranchées pour se protéger et repousser les attaques allemandes. Les semaines qui suivent voient se dérouler d'autres combats violents. Les nombreux blessés sont évacués vers des postes de secours installés par le Service de Santé britannique dans la ferme, dans des carrières souterraines à mi pente mais aussi dans le château du village de Soupir, un château imposant de style Renaissance construit de 1873 à 1876.



1917-1928 : autour de la tragédie de Chevregny

Spécialiste de l'histoire militaire allemande de la Première Guerre mondiale, le Dr Hermann Plote a enquêté sur la mise au jour, en 1928, de plusieurs dizaines de corps de soldats allemands piégés dans une cave à Chevregny, lors des bombardements d'octobre 1917. Seuls treize de ces combattants ont été identifiés.



Des soldats du IR 47 dans la Köhler-Höhle (Caverne Köhler). Ce régiment appartient à la 10. ID, relevée sur ses positions du secteur de Chevregny par la 47. RD à partir de juin 1917. Historique du IR 47 coll. H. Plote.

A la fin du mois d'avril 1928, outre-Rhin, la presse rapporte la mise au jour d'une cinquantaine de corps de combattants allemands de la Première Guerre mondiale dans une cave obstruée à Chevregny. Cette localité, au pied du versant nord du plateau du Chemin des Dames, a été bombardée par l'artillerie lourde française en octobre 1917, avant et pendant l'offensive sur le secteur de la Malmaison.

Le bulletin DER FÜNFZEHNER

En juin 1928, l'information délivrée par la presse quelques semaines plus tôt est développée dans le journal d'une amicale d'anciens combattants. *DER FÜNFZEHNER*, le bulletin du 15^e régiment d'infanterie (IR 15), qui traite des nouvelles de plusieurs unités attachées au même dépôt de la province de Westphalie, précise les circonstances dans lesquelles les hommes de troupe, dont les dépouilles ont été trouvées à Chevregny dix ans après la fin du conflit, auraient péri. L'organe de l'amicale cite un soldat du 218^e régiment d'infanterie de réserve (RIR 218) [lire ci-contre]. Ce témoin, August Lackmann, a participé

à une vaine tentative de dégagement des combattants ensevelis, dans les heures ou les jours qui ont suivi l'obstruction de la sortie de leur abri par des blocs de pierre et de la terre.

Les souvenirs de Lackmann tels qu'ils sont reproduits dans le bulletin régimentaire sont précieux, ils émanent d'un témoin oculaire, mais restent lacunaires : le soldat évoque 36 hommes, morts étouffés ; il indique que trois corps seulement ont pu être extraits du souterrain et enterrés à l'extérieur, et que des plaques d'identité ont été recueillies peu après, en présence d'un adjudant-chef de la 4^e compagnie, le Feldwebel Berr. Les cadavres se trouvaient massés près de la sortie murée, signalant une mort probable par asphyxie. Lackmann ne donne pas la date des faits, non plus que le temps écoulé entre l'effondrement de la cave et la tentative de sauvetage de ses occupants. La plupart des corps n'ont pu être identifiés. C'est la raison pour laquelle, dans son numéro de septembre 1928, deux mois après son premier article, *DER FÜNFZEHNER* revient sur le sujet.

LE PREMIER ARTICLE DU BULLETIN

DER FÜNFZEHNER JUIN 1928

« Il y a quelque temps, la nouvelle fut annoncée par la presse qu'on aurait retrouvé environ 50 cadavres de soldats dans un abri à Chevregny. Un ancien du 218^e, M. August Lackmann domicilié à Oelde, nous a envoyé le texte suivant sur cette affaire : *Lorsque Chevregny s'est trouvé soumis, à l'été 1917, à un vif tir d'artillerie, chacun s'est employé à chercher protection sous cette terre bouleversée par les obus. Le village était déjà entièrement rasé. Seule subsistait une petite cave profonde à sa lisière ouest. Puis un jour son entrée fut colmatée par une marmite. Lorsque le bombardement diminuait d'intensité, nous avons appris que plusieurs de nos camarades s'étaient réfugiés dans cette cave. Malheureusement il n'a pas été possible, avec les outils de terrassement dont nous disposions, de dégager son entrée. Nous avons donc tenté d'y pénétrer par le haut, la cave étant voûtée et recouverte d'une couche de terre. Nous sommes alors parvenus à pratiquer une ouverture à travers les blocs de pierre, et on m'a fait passer par ce trou pour atteindre l'intérieur. Là un spectacle terrifiant m'attendait : 36 hommes, pour la plupart des pères de famille y gisaient morts d'étouffement. L'un était resté couché sur le haut d'un lit superposé. J'ai trouvé les autres formant un enchevêtrement de corps inertes, près de la sortie de cave (...). Trois cadavres ont pu être retirés pour être enterrés à l'extérieur. Plus tard, je suis descendu une seconde fois dans le but d'y récupérer encore d'autres corps, mais cette tentative n'a pas eu de succès. En présence du Feldwebel (adjudant-chef) Berr de la 4^e compagnie du R.I.R. 218 j'ai alors recueilli, autant que cela fut possible, les plaques d'identité des hommes ainsi que leurs affaires personnelles de valeur. Malheureusement je n'ai pas pu identifier chacun des défunts car les cadavres y gisaient par tas entiers près de la sortie de la cave.* »

■ ■ ■ Le rédacteur du journal de l'amicale du IR 15 dit avoir enquêté dans le but de faire la lumière sur cette « triste affaire », l'enjeu étant d'établir « l'identité des ensevelis vivants de Chevregny ». Walter Nohlen, qui signe ce deuxième article [lire ci-dessous] dans lequel il expose le résultat de ses démarches, est lui-même un ancien officier du RIR 218 auquel appartenaient les victimes. Un contact a été noué avec le propriétaire du terrain où se situe la cave touchée par les obus. Ce dernier a indiqué avoir retrouvé encore deux plaques d'identité en nettoyant les lieux. Par ailleurs, le Bureau des sépultures militaires de Berlin, cité par Nohlen, a rapporté que 16 soldats allemands morts, dont 7 seulement sont alors identifiés grâce à leur plaque, ont été mis au jour à Chevregny, et qu'ils ont été inhumés au cimetière militaire de Crécy-au-Mont. Ré-interrogé, le témoin Lackmann a confirmé le nombre de 36 morts. Nohlen conclut l'article en appelant ses camarades qui seraient « au courant d'autres détails sur cette triste affaire » à l'informer « au plus vite ».

A ce stade, en effet, vu d'Allemagne, bien des questions sur l'affaire demeurent en suspens. Combien de soldats ont été piégés dans cette cave ? 36, s'il faut en croire le témoin Lackmann, qui se souvient de l'enchaînement des faits : le

repérage par un ballon captif ennemi, les tirs de destruction de l'artillerie française, l'information sur une cave bouchée dans laquelle se trouvent des soldats, la tentative de sauvetage entreprise alors, puis sa propre blessure par éclat d'obus, le 31 octobre. A quelles dates eurent lieu l'effondrement, puis l'intervention des sauveteurs ? Comment expliquer un tel différentiel entre le nombre de victimes avancé par Lackmann, d'une part, et celui des corps découverts onze années plus tard, attesté par le Bureau des sépultures militaires à Berlin, d'autre part ? Le compte rendu de ce que Nohlen présente comme une enquête s'avère elliptique. Quand précisément a eu lieu la mise au jour des corps rapportée par la presse en avril 1928 ? Dans quelles circonstances ? Par quelle autorité ? Comment le chiffre de 50 a-t-il pu être avancé ? Comment Nohlen lui-même est-il entré en contact avec l'homme qu'il désigne comme le propriétaire de la cave ? Quand ce dernier est-il entré en possession des deux plaques d'identité aux noms de Kowol Emmanuel et Lincke Julius ?

Apaiser les esprits

En mars 1929, DER FÜNFZEHNER publie une troisième et dernière contribution sur ces faits. Le texte est une reprise d'un article paru dans un bulletin du RIR 218

sous la signature, toujours, de Walter Nohlen [lire page suivante]. L'auteur considère que toute la lumière a été faite sur l'affaire. Il cite Berr, le sous-officier que mentionnait Lackmann avec lequel il a pu s'entretenir. Quelles informations nouvelles et complémentaires a-t-il recueilli auprès de Berr ? Que les hommes piégés dans la cave appartenaient à l'équipe de porteurs de la 2^e compagnie du RIR 218 ; qu'ils avaient été rejoints par des camarades issus d'autres unités pressés de trouver refuge dans un abri réputé sûr pour échapper au bombardement ; que Berr lui-même, alors qu'il gagnait le refuge, ne put y pénétrer, l'escalier d'accès s'étant effondré. Mais surtout, pour le sous-officier rencontré par Nohlen, les corps ont été identifiés peu après le drame et les familles des victimes informées des décès. Le rédacteur produit la liste nominative officielle fournie par le Volksbund¹ de 13 soldats tués, transférés par la suite au cimetière de Crécy-au-Mont. Et Nohlen de conclure à l'absence de soldats portés disparus : « Toute autre enquête ou nouveau contact des membres de leurs familles paraissent superflus ». Pour lui, l'histoire est désormais connue, les interrogations levées... l'affaire close. Aujourd'hui, le Dr Hermann Plote conteste cette conclusion qu'il juge hâtive. Pour ce spécialiste de l'histoire militaire allemande de la Première Guerre

LE DEUXIÈME ARTICLE

DER FÜNFZEHNER SEPTEMBRE 1928

« Fin avril, une notice avait été publiée par de nombreux journaux au sujet de soldats allemands qu'on aurait trouvés dans une cave voûtée à Chevregny. Comme il s'est agi ici - et le texte envoyé par le camarade August Lackmann le confirme - sans aucun doute d'hommes du 218^e, j'ai procédé immédiatement à des enquêtes, afin d'obtenir de plus amples informations sur cette affaire. Ainsi, le propriétaire du terrain impliqué, Monsieur Math. Médinger, m'a fait savoir qu'il a encore retrouvé, en nettoyant sa cave, deux plaques d'identité portant les noms suivants :

- Emmanuel KOWOL de Hindenburg (Haute Silésie), né le 28 août 1893,
- et Jul. LINCKE de Barmen, Schellenbeckstrasse 36, né le 1^{er} mars 1880.

D'après les informations fournies par le Bureau des sépultures militaires à Berlin, on aurait

trouvé à Chevregny 16 morts allemands dont sept seulement ont pu être identifiés par leur plaque. Ils reçurent des tombes individuelles au cimetière militaire de Crécy-au-Mont. Les plaques d'identité retrouvées seront transmises, par le Ministère français des Pensions, à l'Office Central allemand pour les pertes par faits de guerre où l'on identifiera, à l'aide des matricules, le nom de chacun des morts. Dès que leurs noms seront ainsi connus, les sépultures militaires les publieront dans leur propre périodique. Le camarade Lackmann m'a fourni encore les compléments d'information suivants : *Selon mon livret militaire, j'ai participé à la guerre des positions au Chemin des Dames du 10 juin au 23 octobre 1917. J'y étais alors affecté à l'équipe des porteurs qui passait ses journées à Chevregny. Vers la fin de l'été 1917, nous avons sans doute été vus par les ballons captifs français ce qui a déclenché un terrible tir de l'artillerie ennemie durant plusieurs heures. Moi-même j'ignorais alors jusqu'à l'existence de cette cave, sinon je m'y serais également rendu. J'ai donc cherché à m'abriter derrière un mur épais. Plus tard j'ai appris par des camarades qu'un obus aurait*

bouché la cave. Nous avons alors tenté d'en dégager l'entrée, mais sans y parvenir. A partir de quatre ou cinq marches, la descente était entièrement comblée et nous avons donc dû y percer une ouverture par le haut (...). Je ne connaissais pas les camarades venus pour nous aider, à l'exception du Feldwebel Berr de la 4^e compagnie (...). Les hommes qui ont perdu leur vie dans la cave, furent au nombre de 36. Un peu plus tard, le 31 octobre 1917, je fus blessé par un éclat d'obus.

Ma lettre adressée à la famille Kowol à Hindenburg m'est revenue avec la mention « inconnus à l'adresse indiquée ». Celle adressée à la famille Lincke est restée sans réponse jusqu'à ce jour. Je demande donc à tous les camarades au courant d'autres détails sur cette triste affaire, de m'en informer au plus vite : Qui connaît les camarades Emmanuel KOWOL et Julius LINCKE et à quelle compagnie ont-ils appartenu ? (...). Nous devons tout faire afin d'établir l'identité des ensevelis vivants de Chevregny.

Signé W. NOHLEN



Chevregny, vue aérienne du 22 septembre 1917. Archives dép. de l'Aisne. FRAD00221_000056

mondiale, des contradictions flagrantes apparaissent entre les affirmations de ce troisième article et les éléments présentés dans les précédentes contributions. Entre le nombre de 50 morts, d'abord avancé par la presse, les 36 victimes attestées par Lackmann, les 16 comptabilisées par le Bureau des sépultures militaires à Berlin et, enfin, la liste du Volksbund mentionnant 13 morts identifiés, se trouve la place des disparus. Des disparus promptement évacués dans ce dernier article.

Pourquoi Nohlen montre-t-il tant d'empressement à en finir avec l'affaire des « ensevelis de Chevregny » ? Lui qui, dans ses précédentes contributions, faisait appel à la mémoire de ses camarades pour reconstituer les événements, affirme désormais, après sa rencontre avec le Feldwebel Berr et à partir de la liste communiquée par le Volksbund, que le sujet est clos. C'est user d'un argument d'autorité contre l'évidence. Selon H. Plote, cette position traduit une volonté d'apaiser les esprits, mais aussi, peut-être, de masquer certaines négligences qui auraient été commises dans la procédure d'identification des corps et dans les relations avec les familles des soldats. Pour l'historien, on s'est borné, dans le décompte des vic-

times, à pointer les manquants dans la liste des hommes de la 2^e C^e de porteurs du RIR 218, sans considérer les morts et disparus d'autres régiments. Cette affaire illustre les difficultés que rencontrent les Allemands, vaincus dont les combattants sont restés sur le sol du vainqueur, à retrouver et à identifier tous leurs morts après guerre. Et, par conséquent, à délivrer aux familles les informations dont elles auraient besoin pour faire leur deuil. Pour les corps de leurs nationaux, ils demeurent soumis au vouloir, comme au pouvoir, des autorités françaises, condamnés à attendre les informations qu'on veut ou qu'on peut leur communiquer. Une situation qui n'est pas sans conséquences sur l'opinion publique en Allemagne.

Enquête et traductions : **Hermann PLOTE**
Texte : Damien BECQUART

¹ - Organisation privée, issue de la fusion en 1919 de plusieurs associations locales et régionales, qui gère les sépultures de guerre allemandes. Jusqu'en 1966, la souveraineté administrative sur les cimetières militaires allemands de France demeure française.

LE TROISIÈME ARTICLE

DER FÜNFZEHNER MARS 1929

Les incertitudes qui planaient encore sur la triste découverte faite à Chevregny et que j'avais résumées récemment, ont connu une clarification. En effet, j'ai réussi à retrouver l'ancien Vizefeldwebel Franz Berr à Düsseldorf et j'ai pu m'entretenir avec lui. Pour ce qui est des morts trouvés dans la cave en question, il s'est agi principalement de l'équipe de porteurs

de la 2^e compagnie qui s'y était alors trouvée réunie. Toujours d'après le camarade Berr, cet abri a dû être localisé par l'ennemi, sans doute à cause d'une imprudence : c'est d'avoir allumé un feu développant une épaisse fumée. Lors du bombardement qui a suivi, la cave qui avait la réputation d'être la plus solide de toutes celles encore utilisables dans les environs, avait aussi été rejointe par d'autres camarades dès le début du tir. Le détachement de porteurs de la 2^e compagnie venait de se rassembler ici avant de partir en corvée vers la première ligne. Peu avant son départ, le Vizefeldwebel Berr s'était encore rendu au dépôt du génie proche. A son retour, peu de temps après, il a trouvé l'escalier qui conduisait à la cave entièrement démolie. Sur pratiquement toute sa longueur jusqu'à proximité du sol, la descente avait été occupée par des hommes qui

cherchaient à s'y abriter et qui y ont donc trouvé la mort lors de l'explosion. Un peu plus tard on a percé un accès à ce souterrain. Mais cela a seulement permis de constater que tous les camarades présents à l'intérieur étaient déjà décédés. Curieusement on en a trouvé certains encore dans les positions exactes où la mort les avait surpris. Ainsi l'un d'eux était debout, penché au-dessus de la table en écrivant une lettre à sa fiancée. Aucun des camarades trouvés dans cette cave n'a montré la moindre blessure apparente. Puisqu'on a jadis déjà pris les identités de tous les morts présents pour les faire enregistrer, les familles ont ensuite pu être informées sur leur sort. Elles furent également tenues au courant que les défunts avaient été enterrés près de l'endroit où la mort les avait frappés. Comme ils n'ont donc pas été portés disparus, toute autre enquête ou nouveau contact des membres de leur famille paraissent superflus. Le Volksbund m'a transmis encore la liste officielle de 13 morts trouvés dans la cave et qui ont été transférés depuis au cimetière militaire de Crécy-au-Mont.

Bonte, Wilh., Musketier, 2/R.I.R. 218	120	Section 12
Roppel, Emil, Musketier, 2/R.I.R. 218	121	" 12
Ruder, Johann, Musketier, 2/R.I.R. 218	122	" 12
Schulz, Karl, Obfsm., 2/R.I.R. 218	123	" 12
Sudny, Franz, Obfsm., 2/R.I.R. 218	124	" 12
Hempelmann, Heinz, Obfsm., 2/R.I.R. 218	125	" 12
Rudiger, Oskar, Musketier, 2/R.I.R. 218	126	" 12
Elemer, Herm., Grf. Ref., 2/R.I.R. 218	127	" 12
Roller, Stefan, Obfsm., 2. M.G.R./I.R. 19	128	" 12
Slos, Demold, Musketier, 2/R.I.R. 218	129	" 12
Bont, Ed., Obfsm., 2. M.G.R./I.R. 19	130	" 12
Berlage, Eugen, Gefr., 2/R.I.R. 218	131	" 12
Bent, Ernst, Musketier, 2/R.I.R. 218	132	" 12

Liste nominative des morts identifiés, transmise par le Volksbund au prisonnier Nohlen. Leurs restes furent transférés au cimetière militaire de Crécy-au-Mont (Source: Der Fünfzehner - numéro de mars 1929).

1917-1928 : autour de la tragédie de Chevregny

La découverte des corps en 1928

De l'opération de récupération des corps menée en 1928 à Chevregny, on ne sait pas grand chose. La date et le déroulement précis de l'intervention ne sont, à ce jour, pas documentés¹. Les circonstances de la mise au jour de ces cadavres dans un abri effondré, leur état de conservation onze ans après l'ensevelissement ne le sont pas davantage. Dans son troisième et dernier article sur l'affaire, *DER FÜNFZEHNER*, le bulletin du IR 15, n'a d'autre possibilité, faute d'informations supplémentaires, que de communiquer la liste officielle des 13 corps finalement identifiés et inhumés à Crécy-au-Mont.

Comme le note H. Plote, l'exhumation puis le transfert et l'inhumation des dépouilles de soldats allemands n'a pu être mise en œuvre que par les autorités françaises. Dans les années 1920, à l'exception de prisonniers employés comme manœuvres, les Allemands ne sont pas directement associés aux levées de corps et aux travaux dans les nécropoles. Les autorités françaises ont transmis au Volksbund les informations recueillies à Chevregny lors des travaux de récupération, en l'espèce la liste des 13 corps identifiés. Mais quid des restes non reconnaissables probablement ensevelis dans une fosse commune ? A Crécy-au-Mont, les treize sépultures se trouvent dans la partie la plus haute et à l'angle du cimetière, ce qui atteste une inhumation postérieure aux premiers aménagements du carré.

La date de l'ensevelissement

A quelle date s'est produit l'effondrement de la cave dans laquelle des soldats allemands, du RIR 218 notamment, avaient trouvé refuge ? Le témoignage de Lackmann, onze ans après le drame, est imprécis : l'ancien soldat évoque d'abord de manière vague « l'été », se réfère ensuite à son livret militaire pour préciser la période de son affectation au Chemin des Dames [« Du 10 juin au 23 octobre 1917 »], enfin, il indique avoir été blessé quelque temps après l'événement, le 31 octobre 1917. A partir de ses recherches dans les historiques militaires et malgré des lacunes de sources², Hermann Plote est parvenu à situer les faits dans une fourchette de temps réduite. L'effondrement de l'abri de Chevregny s'est très vraisemblablement produit entre le 25 et le 30 octobre 1917. Il faut noter, par ailleurs, que parmi les treize stèles se trouvant au cimetière de Crécy-au-Mont, la plupart portent la date du 26 octobre.

Le RIR 218 est constitutif de la 47^e division de réserve (47. RD) qui relève la 10^e division d'infanterie (10. ID) sur une position au sud de Chevregny, à la mi juin 1917. A partir du 18 octobre, l'artillerie française procède à des tirs de destruction pour préparer la prochaine offensive à l'ouest du Chemin des Dames, dite de la Malmaison. Chevregny, qui n'est pas au centre du secteur d'attaque, est arrosé notamment pour détourner l'adversaire de l'objectif principal, selon H. Plote. Le 22 octobre, le front allemand est placé en alerte maximale ; le 24, l'intensité du bombardement redouble. L'aile droite de la 47. RD, composé des RIR 218 et 220, inquiète le commandement allemand qui décide, pour renforcer cette division, de placer deux bataillons du IR 19, jusque-là positionnés en retrait pour une défense en profondeur, directement sous commandement de la 47^e. A compter du 25 octobre, des soldats du 19^e sont donc présents à Chevregny, aux côtés de ceux du 218^e. Or, parmi les combattants piégés dans la cave, si la plupart est au 218^e RIR, deux sont formellement identifiés comme appartenant au 19^e. Le 25 octobre, un tir de destruction de l'artillerie française vise toute la première ligne allemande encore intacte jusqu'à Monampteuil et Chevregny, coup de grâce pour chasser définitivement les Allemands du Chemin des Dames. A partir du 28 octobre, les bombardements qui ciblent l'est de la ferme de la Royère, où se trouve la 47. RD, sont suivis d'attaques d'infanterie. Le 31 octobre, Lackmann est blessé. Dans la nuit du 1^{er} au 2 novembre, les Allemands qui tenaient encore des positions sur le versant nord, évacuent le Chemin des Dames et se retirent sur l'Ailette. Quelques jours plus tard, après des jours de pilonnage ininterrompu, la 47^e division de réserve allemande est provisoirement relevée du front. Elle n'a pas bénéficié du répit qui lui aurait été nécessaire pour récupérer l'ensemble des hommes piégés dans la cave effondrée de Chevregny.

1 – A la demande de Hermann Plote, M. Jean Vedovati a consulté les numéros des trois principaux quotidiens de l'Aisne pour la période allant de février à juin 1928. Aucun ne mentionne la découverte faite à Chevregny.

2 – Les régiments de la 47^e DR n'ont pas édité d'historique après la guerre.

Les attaques lancées les 23 et 24 octobre 1917 contre les positions de la 5^e division de la garde au Chemin des Dames. A l'est, le secteur occupé par les RIR 218 et 220 de la 47. RD n'est pas encore concerné par les assauts. Echelle 1 : 50000 environ. Source : historique du IR 154 complété. Coll. H. Plote



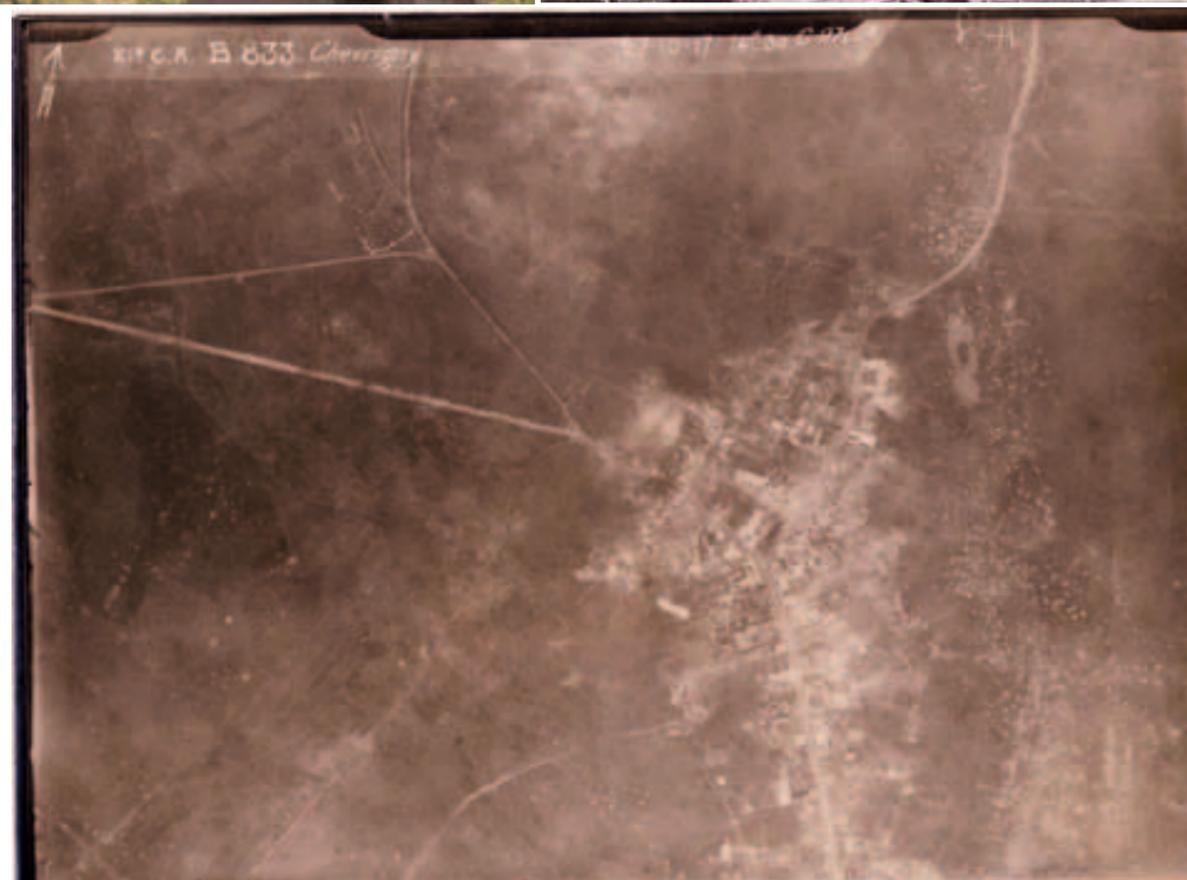
Paysage bouleversé sur les hauteurs de Chevregny. Archives dép. de l'Aisne. FRAD002_2Fi_Chevregny_00006



Stèles des soldats tués dans l'abri de Chevregny, nécropole allemande de Crécy-au-Mont. Les sépultures se trouvent dans un angle du cimetière. DB/CG02



Carte postale. Archives dép. de l'Aisne. FRAD002_2Fi_Chevregny_00002



Chevregny, vue aérienne du 27 octobre 1917. Archives dép. de l'Aisne. FRAD00221_000058

« Je passerai certainement pas loin de chez nous » : la correspondance du conducteur Mauclerc

Arthur Mauclerc, conducteur hippomobile à l'ambulance 11/5, écrit au long de la guerre à sa sœur réfugiée en Normandie. Dans une lettre du 9 avril 1917, il lui annonce, en termes à peine déguisés, un engagement prochain qui, s'il réussit, le conduira non loin du village familial de Thiérache. Buironfosse, « en pays envahis », où demeurent sa femme et ses trois enfants dont il a très peu de nouvelles.

Arthur Mauclerc naît le 22 octobre 1881 au Boujon, un hameau de la commune de Buironfosse en Thiérache. Il apprend avec son frère le métier de maréchal-ferrant et part effectuer son service militaire en 1902 au 2^e escadron du train des équipages à Amiens. Marié en 1907, il tient sa propre forge au Boujon, avec sa femme et ses 3 enfants

avant de répondre à l'ordre de mobilisation générale, le 2 août 1914. Il est alors affecté au 1^{er} escadron du train des équipages. Les escadrons du train des équipages, contrairement aux autres corps de troupes, ne restent pas constitués et les différentes sections qui les composent sont réparties selon les besoins du transport au sein des différents corps d'armée : certaines sont affectées aux ambulances de corps d'armée. C'est ainsi qu'Arthur Mauclerc, conducteur d'une voiture hippomobile et maréchal-ferrant, intègre le service d'hospitalisation puis l'ambulance 11/5, suivant le 2^e corps colonial.

Conducteur et maréchal-ferrant

Le rôle d'un conducteur hippomobile du train des équipages est d'assurer le transport de matériel, il se doit aussi d'entretenir son attelage. En tant que maréchal-ferrant breveté, le soldat Mauclerc est employé à l'entretien et au ferrage des chevaux de l'ensemble de sa section. Son affectation dans une ambulance le conduit à transporter dans sa voiture

hippomobile le matériel du personnel médical, comme l'ensemble des tentes et des lits, lorsque celle-ci se déplace. Établi à quelques kilomètres du front, il doit permettre le transport des blessés arrivés aux ambulances vers les Hôpitaux d'orientation et d'évacuation (HOE). En juin 1915, l'ambulance 11/5 est stationnée à Saint-Germain-la-Ville près de Châlons-en-Champagne, avant de passer par Suippes, d'où Mauclerc écrit à sa sœur, le 16 octobre 1915 : « *Au moment où je t'écris la terre tremble* ». En 1916, il est dans l'Oise près de Ressons-sur-Matz, où l'ambulance s'installe dans le château de Sechelles, en arrière de la 15^e division coloniale et de la 2^e brigade marocaine. L'ambulance de Mauclerc compte alors 200 lits sous les ordres du médecin-major Brossière. A partir de la fin août 1916, le 2^e corps colonial est progressivement relevé et l'ambulance 11/5 prend la direction de la Somme, à Villers-aux-Erables puis au camp de Cayeux-en-Santerre.

D'après JMO du 2^e corps colonial, direction du service de santé : 26N248/10 et 26N248/11

Correspondance avec la zone occupée

Le hameau du Boujon est occupé dès le 28 août 1914. Arthur Mauclerc reste des mois sans nouvelles de sa femme et de ses enfants demeurés au village. La correspondance qui a été conservée est en majeure partie celle qu'il écrit à sa sœur réfugiée en Normandie. La première lettre conservée date de mars 1915, lorsqu'il lui apprend qu'il a reçu 5 francs de la part d'un généreux donateur qui a préféré rester anonyme. Il soupçonne pourtant un infirmier de son ambulance de l'avoir désigné auprès de l'un de ses amis pour ce petit geste qui en dit long sur la solidarité au sein de la troupe. L'absence de nouvelles de sa famille affecte le soldat Mauclerc. Dans sa lettre du 18 mai 1916, il écrit : « *Pour les cartes pour correspondre dans les pays envahis, je n'en ai pas encore touché non plus* »¹. Le 23 mars 1917, il reçoit enfin une lettre d'une habitante du Boujon rapa-

¹ - L'orthographe et la syntaxe originales ont été conservées.

triée, qui lui donne des nouvelles de sa famille mais aussi des conditions de l'occupation allemande : « *[...] Arthur tous vos outils sont pris par les Allemands, tous vos fers, très souvent votre forge est pleine de chevaux boches* ».

Un fabricant d'artisanat

Le maréchal-ferrant sait travailler le métal. Arthur Mauclerc ne tarde pas à s'exercer à l'artisanat en fabriquant des bagues pour les femmes de sa famille. Le 25 février 1916, il écrit à sa sœur : « *Je t'envoie une bague, j'espère qu'elle devra aller* ». Un passe-temps qui le conduit bientôt à répondre à des commandes. Le 27 mars 1916, il lui annonce : « *Je te dirai que vos bagues sont faites mais il me manque la permission pour vous les portez* ».

En route vers l'Aisne

Mauclerc quitte la Somme avec le 2^e corps colonial à la fin de l'année 1916 pour s'acheminer vers l'Aisne. Le 27 janvier, les ambulances du 2^e corps colonial s'installent au sud du Chemin des Dames.

Arthur Mauclerc photographié en uniforme. Coll. part.



En 1911, Arthur Mauclerc, réserviste, est en manœuvres. Sa femme, restée au Boujon avec leurs deux filles d'alors, Madeleine et Marie-Louise, lui écrit sur une carte postale qui venait d'immortaliser le couple devant leur forge : Arthur Mauclerc tient un marteau dans une main, sa femme Lucie porte une de leurs filles dans ses bras. Coll. Part.



Section de conducteurs hippomobiles de l'ambulance 11/5. Arthur Mauclerc est assis par terre à gauche, il porte l'insigne de spécialité de maréchal-ferrant sur la manche gauche de sa vareuse. Coll. part.

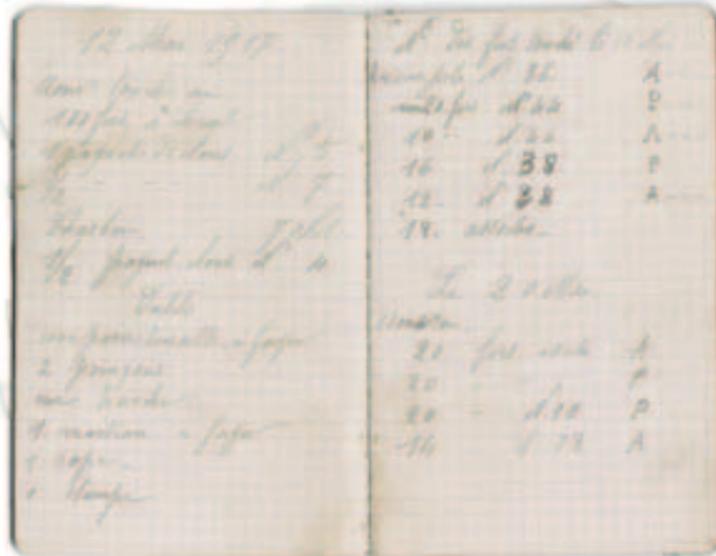


Arthur Mauclerc ferrant un cheval. Coll. Part.

La tournée d'inspection des médecins effectuée le 24 janvier note que : « les tranchées sont sèches, et les grottes nombreuses de la région offrent des abris assez confortables, le temps est d'ailleurs favorable, très froid et de la neige partout (-12 degrés la nuit dernière), mais très sain. » L'ambulance 11/5 s'installe à Villette près de Fismes, mais ne se déploie pas tout de suite. Le personnel doit servir comme main d'œuvre pour installer les baraquements et les tentes, l'antenne chirurgicale de Villette compte en effet plusieurs postes opératoires ainsi qu'un laboratoire d'analyse bactériologique. Le 25 janvier, le médecin-inspecteur de l'armée, décide d'installer sur la rive droite de l'Aisne, un groupement d'ambulances, en prévision de l'offensive. Le 22 mars, le JMO du service de santé du 2^e corps colonial indique que les installa-

tions seront prêtes pour le 1^{er} avril. Mais le jour dit, les installations ne sont toujours pas prêtes, et le médecin-adjoint se rend auprès du Génie pour que celui-ci active l'installation d'un hangar et des tentes au futur groupement d'ambulances à Oeuilly. Le 1^{er} avril le médecin-major Bongraud prend la tête de l'ambulance 11/5 de Mauclerc. Le 2 avril, l'ambulance 11/5 installée à Villette cesse de fonctionner.

Le 7 avril, le JMO du groupe des brancardiers du 2^e corps colonial note le transport par le train des équipages, de nuit, des nombreux équipements nécessaires au groupement d'ambulances qui s'installe désormais à Oeuilly, malgré le mauvais état des chemins qui empêche la bonne marche des opérations. Le 8, les aumôniers catholiques et protestants sont répartis dans les diverses ambulances.



Carnet dans lequel Mauclerc note les outils reçus en tant que maréchal-ferrant ainsi que le nombre de fers à cheval. Coll. Part.

Une lettre avant l'offensive du Chemin des Dames

Le 9 avril, Mauclerc indique dans une lettre à sa sœur avoir changé de place dans la nuit et s'être rapproché du front en prévision de la grande offensive : « Depuis cette nuit je suis changé de pays et rapproché du front, je n'en suis plus qu'à 4 kilomètres ». Il annonce l'imminence d'une grande opéra-

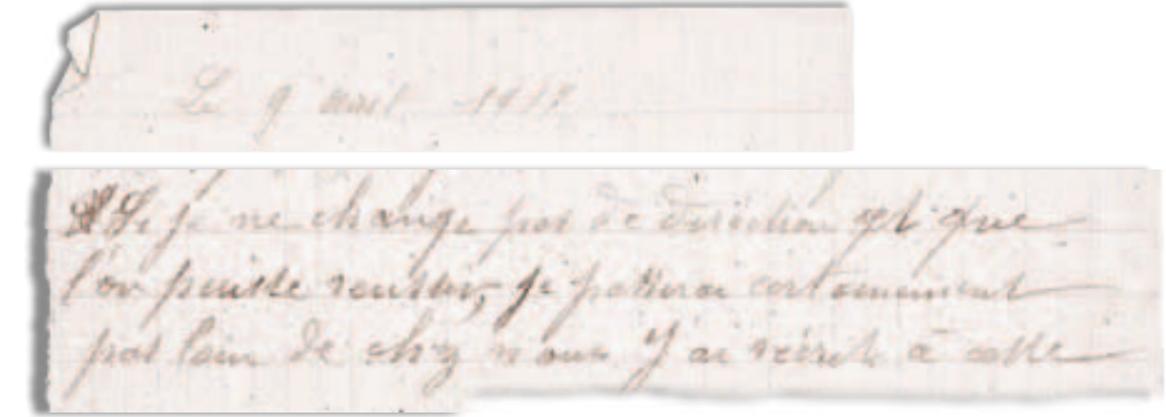
tion qui devrait le faire passer près de chez lui, au nord de l'Aisne. A cette date, Mauclerc peut attendre et se reposer en regardant le montage du camp du groupement d'ambulances d'Oeuilly, le montage des dernières baraques Adrian, du grand hangar Bessonneau. Le 14 avril, l'inspecteur-médecin de l'armée se rend à Oeuilly pour vérifier les installations, non sans avoir félicité le personnel pour la rapidité avec laquelle le groupement d'ambulance a été installé. Élément charnière du dispositif sanitaire, le groupement d'ambulances d'Oeuilly doit recevoir les blessés venus des postes de secours et assurer leur évacuation vers les HOE de Fismes et Fère-en-Tardenois. Le 14 avril, le JMO des brancardiers du 2^e corps

colonial note l'envoi de matériel d'évacuation aux postes de secours situés dans les grottes de Paissy par les voitures hippomobiles dont certainement celle de Mauclerc, mais toutes ne parviennent pas jusque-là en raison du mauvais état des chemins.

D'après JMO du groupe de brancardiers du 2^e corps colonial 26N248/14.

L'encombrement au groupement d'ambulances d'Oeuilly

Le 16 avril, à 8 heures, les premiers blessés arrivent en marchant aux diverses ambulances installées à Oeuilly. Le JMO du service



Extraits de la lettre de Mauclerc à sa sœur datée du 9 avril 1917. Coll. Part.

de santé du 2^e corps colonial note « un encombrement inquiétant », le grand hangar contient déjà entre 600 et 700 blessés à midi. Le JMO rapporte que : « le bureau des entrées comme les autres services sont submergés, et le médecin-chef du groupe est dans l'impossibilité d'assurer les évacuations, n'ayant à sa disposition que 20 voitures sanitaires ». Mauclerc doit entasser les blessés sur sa voiture. L'après-midi du 16 avril, les ambulances d'Oeuilly reçoivent finalement le renfort de 8 camions. A 20 heures, le carnet d'entrée du groupement d'ambulances comptabilisait 2026 soldats et 47 officiers. Comble des précautions, les évacuations doivent s'interrompre entre minuit et 5 heures, pour cause de blackout imposé aux transports. A l'aube du 17 avril, les évacuations reprennent, ceux qui peuvent encore marcher doivent se rendre par eux-mêmes à l'HOE de Fismes, 786 nouveaux entrants sont enregistrés ce jour-là à Oeuilly. Le 18 avril, le va-et-vient incessant des camions sanitaires provoque une pénurie d'essence. Seuls 6 camions sur les 20

« Tu me dis que tu as vu sur le journal des attaque de notre côté, pour le moment il n'y a rien de bien fort mais je crois que sous peu on va leur envoyer quelques choses à ces boches, qui les forcera bien à partir, les journaux te renseignent bien là-dessus. Si je ne change pas de direction et que l'on puisse réussir, je passerai certainement pas loin de chez nous »...

disponibles peuvent encore rouler. Le travail de Mauclerc avec sa voiture hippomobile n'en est alors que plus précieux. Le 19 avril, au total, 4102 blessés ont été reçus à Oeuilly, dont près de 80 Allemands. Le 22 avril, les voitures hippomobiles de l'ambulance 11/5 quittent Oeuilly pour Suizy-le-Franc.

La blessure mortelle

Les convois hippomobiles ont été très souvent soumis aux bombardements de l'artillerie ou pris pour cible par l'aviation. Conscient de la chance relative qu'il possède de ne pas se rendre en première ligne, Arthur tente de rassurer sa sœur le 27 mars 1916 : « Moi je suis bien près du front mais tu sais je ne suis pas malheureux ». Malgré cela, il écrit le 28 septembre 1916 : « [...] bien souvent les obus éclatent près de nous. Mais que veux tu c'est la destinée il faut toujours espérer en sortir ». Mauclerc reste muet dans ses lettres sur l'effroyable tâche qu'il doit accomplir lors de chaque offensive. Il continue de conduire sa voiture hippomobile au sein de

l'ambulance 11/5 jusqu'en novembre 1917, lorsqu'il passe au 18^e escadron du train. A partir de ce moment, la correspondance rassemblée s'interrompt.

Le 14 mai 1918, le conducteur écrit de nouveau à sa sœur... d'un lit d'hôpital : « ma jambe est dans le plâtre et comme tu le comprend bien je ne peux plus me bouger pour m'asseoir dans mon lit, je ne peux plus pour manger, on me soulève avec des traversins ». Mauclerc semble avoir été blessé en mars ou avril 1918. Sa blessure l'oblige à rester hospitalisé à l'hôpital de Giens dans le Var.

Il peut enfin établir une correspondance soutenue avec sa femme et ses enfants, en particulier son fils André né en 1914, avant de décéder le 6 juillet 1919. Son corps repose aujourd'hui dans le cimetière de Sorbais où il fut rapatrié en 1922.

Franck VILTART



Carte postale d'Arthur Mauclerc, soldat du train des équipages. Comme tant d'autres soldats, en mars 1915, Arthur Mauclerc constate qu'il n'a pas quitté son pantalon garance depuis le mois d'août 1914 : « [...] mon pantalon rouge que j'ai parti d'Amiens avec, mais il commence à s'user depuis que je le porte jour et nuit car depuis que j'ai quitté le Boujon j'ai toujours couché tout habillé ».

SUR UNE BROCANTE

La mémoire du Chemin des Dames surgit pour Louis Larzillière dans les années 1990, lorsqu'il achète au hasard d'une brocante quelques lettres d'un poilu, celles de Arthur Mauclerc. Il en commence la lecture durant ses vacances et se prend d'une profonde affection pour leur auteur, au point de regretter de ne pas avoir fait l'acquisition de la totalité de ce qui était mis en vente, correspondance et photographies. Plusieurs mois après sa découverte, Louis Larzillière a la chance de retomber sur l'autre partie de ce précieux témoignage d'un soldat originaire de l'Aisne, venu participer à l'évacuation des blessés lors de l'offensive du 16 avril 1917.

Enfant, je passais avec ma sœur et mes cousins l'essentiel de mes vacances chez mes grands-parents à Vaudesson, un petit village situé juste en contrebas du Chemin des Dames, un peu à l'ouest de la route nationale qui va de Soissons à Laon. Pour y descendre il faut quitter la RN2 au niveau de la ferme de Vaurains, qui fait partie du territoire de la commune. Ma grand-mère, Renelle Planchais (née Adam), qui était née en 1897, était revenue y vivre en 1950, lorsque mon grand-père, cheminot, avait pris sa retraite. Tous deux habitaient une maison datant de la reconstruction, tout comme mes deux arrière-grands-mères également vaudessonaises, et la plupart des habitants du village. Il y subsistait cependant encore quelques « cabanes Adrian », petites maisonnettes de bois, sombres et rudimentaires, dont on nous disait qu'elles dataient de « la guerre » et qu'elles étaient tout de même bien solides pour des constructions provisoires. « La guerre » Bien qu'ayant vécu deux guerres, ma grand-mère ne précisait jamais : pour elle, la guerre, c'était la première, celle au cours de laquelle, encore adolescente, elle avait connu de septembre 1914 à février 1917 l'occupation allemande avant d'être déportée avec sa famille en Belgique à la veille de l'offensive du Chemin des Dames. Elle en parlait peu, mais n'avait pas oublié. Je me souviens par exemple que si, à table, l'un de nous chipotait dans son assiette, elle ne manquait jamais de le rabrouer vertement : « Ah ! Tu es bien difficile ! On voit que tu n'as jamais dû gratter le fumier pour trouver de quoi manger. » Et toujours, à la fin du repas, elle ne manquait jamais de dire en soupirant de satisfaction : « Bon ! Encore un que les Boches n'auront pas ! » Enfants, nous riions de ces réflexions sans chercher à en connaître l'origine. Ce n'est que plus tard que je me suis intéressée à l'histoire récente de Vaudesson.

Ma grand-mère nous a quittés en 1997, à deux mois de fêter ses 100 ans. Quelques années auparavant, j'avais pu lui poser des questions plus précises et recueillir des souvenirs qu'elle avait gardés de cette époque. C'est ainsi que j'ai tenté, en complétant ce témoignage à l'aide de documents d'archives, de reconstituer ce que fut la vie des civils à Vaudesson de 1914 à 1917.

Par Claude-Catherine ADAM-RAGACHE

Vivre à Vaudesson pendant la Grande Guerre

Le 1^{er} septembre 1914, le Bulletin des Armées de la République fit état « d'engagements de la cavalerie allemande avec les troupes anglaises et françaises dans la région de Compiègne, Soissons, Creil ». Le 2, Laon étant occupé, le même bulletin signalait qu'un corps de cavalerie allemande avait « poussé jusqu'à la ligne Soissons Anizy-le-Château ». Cependant ce ne fut pas lors de cette offensive vers Paris que les premiers Allemands entrèrent à Vaudesson, mais une dizaine de jours plus tard, le 12 septembre. Reentrant vers le nord depuis la Marne, une avant-garde composée de Lanciers et de Uhlans investit le village¹. Il s'agissait d'un détachement de cavaliers envoyés en reconnaissance, encadrés d'officiers originaires de Poméranie et de Prusse orientale. Bien vite ils furent surnommés par les habitants qui les virent arriver avec terreur « casques à pointe » et « fers à repasser », à cause de la forme de leur casque. Ils commencèrent par boucler le périmètre du village dont ils rassemblèrent la population, après avoir fouillé les bois pour débusquer ceux qui s'y étaient cachés. Ainsi Charles, le plus âgé des frères de ma grand-mère, né fin août 1894, n'avait pas encore été appelé sous les drapeaux. Persuadé que les occupants allaient le faire prisonnier ou pire, le fusiller, il s'était caché dans une « creute » située au-dessus du village. Il pensait tenir, ravitaillé clandestinement par sa mère et ses sœurs, mais il dut bientôt sortir de sa cachette. Heureusement pour lui il ne fut pas interné en forteresse ni expédié en camp de travail, comme ce fut le cas d'autres hommes ayant cherché à échapper aux occupants.

Pendant trois jours, les Uhlans se livrèrent au pillage, ne ménageant ni les greniers, regorgeant de céréales à cette époque de l'année, ni le bétail. Ils eurent vite fait de piller les réserves du café-épicerie tenu par Madame Hugot, dont le mari avait été mobilisé dès les premiers jours de la guerre. Ils donnèrent de larges rations de blé à leurs chevaux, et, pour se nourrir eux-mêmes, abattirent sans discernement plusieurs bêtes dont ils laissèrent les carcasses pourrir après en avoir prélevé les meilleurs quartiers. Ils perquisitionnèrent chez les habitants qui reçurent l'ordre de ne pas quitter leurs maisons. En trois jours le fruit d'un an de labeur fut ainsi gaspillé et ruiné.

Quelques jours après l'arrivée des Uhlans et des Lanciers, de nombreux fantassins investirent à leur tour la commune. Les officiers réquisitionnèrent les chambres, et les soldats commencèrent à installer un camp près du village.

« Vaudesson et son ravin - Colline de l'Ailette ». Paysage avec ruines (1917-1918). Archives départementales de l'Aisne, 55 Fi 126.

■ ■ ■ Ce n'était que le début de la longue occupation que subirent les Vaudessonais, comme tous les civils ayant la malchance d'habiter au nord du front. De la fin septembre 1914 à février 1917, les habitants de Vaudesson vécurent donc la guerre côté allemand, dans une grande proximité du front. Diminuée des hommes mobilisés et de quelques familles qui étaient parties avant l'arrivée des troupes ennemies, la population se vit encore réduite par la déportation dans des camps de travail de quelques hommes parmi les plus valides. Au total il restait à l'automne 1914 environ deux cents personnes sur près de 400 – principalement des enfants, des femmes et des vieillards – qui, pendant trois ans, cohabitèrent avec près de trois mille soldats allemands. Mais le conflit s'éternisait et il n'était plus question de pillage. Les occupants s'installèrent dans la guerre, prévoyant le ravitaillement, organisant le quotidien. Vaudesson, abrité des tirs par le rebord du plateau du Chemin des Dames, devint une base arrière du front, et ses habitants furent mis à contribution pour loger, nourrir et soigner les soldats.

Administrativement, les civils occupés dépendaient de la Kommandantur de Chavignon. Personne n'avait le droit de s'éloigner du centre du village sans être accompagné d'au moins un soldat allemand. Pendant trente-deux mois, le couvre-feu fut de rigueur. Malheur à ceux qui ne le respectaient pas ! A Pinon, un homme fut surpris par une sentinelle alors qu'il cherchait sa femme, restée chez des voisins après l'heure légale. D'après ma grand-mère, il fut fusillé avec son fils, après qu'ils eurent creusé eux-mêmes leurs tombes. Comme les autres habitants, les parents de ma grand-mère durent loger plusieurs officiers, qui s'attribuèrent d'office, outre une chambre, la salle où se trouvait le poêle, reléguant dans une seule pièce les habitants de la maison. Pendant près de trois ans, ces derniers vécurent entassés, sans chauffage l'hiver. Ainsi jusque chez soi il était impossible d'échapper à la présence constante de l'ennemi, de se réunir entre voisins, de proférer une parole sans qu'elle ne soit entendue de la pièce voisine où se trouvaient les officiers.

Employée à cueillir des orties

Chaque matin et chaque soir, les villageois devaient se rassembler sur la place pour l'appel. A la suite de celui du matin, les corvées et tâches matérielles étaient distribuées par équipes. Comme tous, ma grand-mère redoutait particulièrement ce moment, symbole de la toute puissance des occupants qui décidaient selon leurs besoins ou leur bon plaisir des travaux effectués par chacun. Il fallait bêcher et désherber les jardins, nettoyer les rues. L'hiver les femmes balayaient la neige, et par grand froid, cassaient la glace dans les caniveaux.

Ouvrières de l'atelier militaire de confections d'uniformes à Montataire (Oise) où Renelle Adam (2nd rang, 2^e à partir de la droite) fut embauchée après son retour de Belgique en 1918. Collection Adam.



Ma grand-mère, comme d'autres jeunes filles, fut souvent employée à cueillir des orties que les Allemands utilisaient pour fabriquer de la toile. Elle en avait gardé une insensibilité de la main gauche qui nous fascinait, enfants, lorsque nous la voyions saisir à pleine main, sans en ressentir la brûlure, des gerbes d'orties destinées à la pitance des poussins de dindes qu'elle élevait. Les femmes devaient également laver le linge des officiers, ainsi que celui de l'ambulance, installée dans les anciens locaux de l'école qui ne fonctionnait plus, l'instituteur ayant été mobilisé dès les premiers jours de la guerre. Le plus jeune des frères de ma grand-mère, Raymond, âgé de 15 ans, fut à plusieurs reprises employé comme bûcheron. Les hommes durent aussi travailler à la construction d'une petite voie ferrée qui devait permettre aux Allemands d'acheminer vers le front armes et matériel. Tous ces travaux se déroulaient sous une surveillance continue, et bien vite chacun s'aperçut qu'il valait mieux être « gardé » par les simples soldats que par leurs officiers, qui avaient la cravache facile s'ils trouvaient que le travail n'allait pas assez vite.

A cette absence de liberté, venait s'ajouter un mal encore plus difficile à supporter : la faim ! Avec moins que le minimum, il fallait survivre, « se débrouiller ».

Les occupants avaient recensé les habitants, mais aussi le bétail, la volaille, les sacs de grain. Quelques chanceux avaient réussi à leur cacher une poule, un peu de farine, mais guère plus. Une femme fut chargée de faire du beurre pour les officiers, avec le lait des vaches ayant échappé au massacre des premières semaines. Les champs situés trop loin du village furent abandonnés, et les jardins réservés principalement à la culture de choux et de céleris pour les Allemands. Lorsque ces derniers tuaient une vache ou un porc, les parents envoyaient leurs enfants récupérer les boyaux abandonnés ■ ■ ■

1. Par une curieuse ironie du sort, c'était ce même jour que les habitants de Vaudesson avaient vu arriver les Prussiens en 1870.

■ ■ ■ pour en gratter la graisse. Ils en profitaient aussi pour ramasser les restes des cantines militaires. Pommes de terre au sel, orge grillée en guise de café, ou encore un œuf que l'on avait la chance de trouver avant les Allemands composaient le maigre ordinaire des repas, parfois amélioré de pain fait avec un peu de blé écrasé à la main. Les plus débrouillards parvenaient à se procurer du sucre, en fait de la mélasse volée aux chevaux. Cependant à partir de 1915, sur intervention de la Croix-rouge, un

« Ferme de Vaurains ». Réorganisation de tranchées et de boyaux, installation d'ouvrages (4 juin 1917). Archives de l'Aisne, 24 Fi Vaudesson 7.



comité hispano-américain fut autorisé à fournir du ravitaillement. Le maire et sa fille eurent alors pour tâche d'aller au bourg voisin chercher du lait condensé ou des biscuits acheminés par chemin de fer jusque dans la zone occupée. Bientôt s'ajoutèrent aux réquisitions de nourriture des réquisitions de matières premières telles que cuivre, aluminium, cuir, laine. Alors les habitants furent obligés de donner leurs boutons de portes, leurs casseroles, des harnais, des matelas ...

Les civils occupés n'aimaient pas les officiers. Ils les jugeaient arrogants, et trouvaient qu'ils menaient « la belle vie ». Bien logés, ils mangeaient de la viande, du beurre, des œufs réquisitionnés chez les habitants, tandis

que la ration des simples soldats, qui couchaient sous la tente, n'était composée que de biscuits et de pain noir. Jusqu'en 1916, ce furent de très jeunes gens. Les officiers, très durs avec les civils, l'étaient également avec leurs hommes, à tel point que ma grand-mère s'étonnait encore que ces derniers ne se soient pas mutinés. Les soldats partaient quinze jours en première ligne, puis revenaient au cantonnement. Au bout de quelques semaines, ils rejoignaient l'arrière, ou bien une autre zone du front, et de nouveaux soldats venaient les remplacer. Malgré tout certains, en particulier des « pionniers », restèrent jusqu'à six ou sept mois au village et ceux dont l'attitude était correcte parvinrent à lier connaissance avec des habitants.

Parmi les officiers, un commandant, Théodore von S., surnommé « le Rougeaud », se fit vite remarquer et craindre en raison de sa brutalité. Ses coups de cravache n'épargnaient aucun soldat, même les plus âgés. Dans les champs il s'amusait à lancer son cheval sur les civils, et un jour abattit un chien à coups de pistolet. Pour ne pas l'avoir salué, un jeune garçon, rappelé violemment à l'ordre par un coup d'épée dans le dos, fut enfermé dans une maison transformée en prison. Ma grand-mère se souvenait également d'un autre jeune garçon qui, ayant tenté de se sauver, fut poursuivi et blessé tandis que l'un de ses camarades fut tué par méprise à sa place. Face à ces actes de violence, les occupés se sentaient impuissants. Que faire pour se défendre lorsque les officiers n'hésitaient pas à tirer ? Comment se révolter alors que tous les hommes ou presque étaient absents, mobilisés dans l'armée française ou déportés dans des camps en Allemagne ?

Aucune nouvelle de la guerre

Aucune nouvelle de la guerre ne parvenait aux occupés qui, sans journaux et le courrier subissant la double censure des Français et des Allemands, étaient isolés du reste du pays. Ainsi la sœur aînée de ma grand-mère, Irène, mariée quelques mois avant la guerre, n'avait-elle plus aucune nouvelle de Louis son époux, réserviste mobilisé en août 1914. Seuls leur étaient lus les démoralisants communiqués

allemands. De Vaudesson, ils pouvaient apercevoir des ballons captifs qui surveillaient la zone du front. Quand le bruit incessant des combats se rapprochait, ou lorsque les blessés affluaient à l'ambulance, chacun espérait que la chance allait tourner, et que les Français viendraient bientôt les délivrer.

En 1917, les événements se précipitèrent. Dans la nuit du 7 au 8 février, les Allemands alignèrent plusieurs batteries de canons dans la rue principale. A l'aube, soldats et villageois furent rassemblés sur la place. Aux premiers le commandant fit un discours et distribua de la bière. On fit mettre ■ ■ ■

les seconds en rangs et on les poussa hors de Vaudesson. Ma grand-mère se souvenait que la neige, qui tombait en abondance depuis plusieurs jours, rendit leur marche très difficile. On ne leur avait laissé que le temps de rassembler quelques maigres affaires nouées dans un châle ou un mouchoir. Le maire serra précieusement dans une sacoche les registres de l'état civil et les plans du cadastre qu'il avait eu la présence d'esprit d'emporter dans son exil. Affolés et tremblant de peur et de froid, ils furent conduits jusqu'à une voie ferrée où stationnaient des wagons de marchandises et à bestiaux dans lesquels ils furent entassés sans ménagement. Puis le convoi partit vers l'inconnu... Quelques semaines plus tard, débutait la célèbre et sanglante offensive du Chemin des Dames...

Sans le savoir, les habitants de Vaudesson avaient pris la direction de la Belgique et quittaient une zone occupée pour une autre. Le terme de leur pénible voyage fut Havelange, petit village de la pro-

L'ÉCLAIRAGE DE L'HISTORIEN

Le témoignage de Renelle Adam, adolescente à Vaudesson pendant la Première Guerre mondiale, nourrit tout à la fois l'histoire de l'occupation de la France pendant la Grande Guerre, celle des déplacements de population et celle de la reconstruction après 1918.

Entre 1914 et 1918, dix départements français sont totalement (les Ardennes) ou partiellement (le Nord, le Pas-de-Calais, la Somme, l'Oise, l'Aisne, la Meuse, la Meurthe-et-Moselle, les Vosges et la Marne) occupés et plus de deux millions de Français subissent les effets de l'ordre allemand. Par les journaux intimes écrits par des occupés¹, par les témoignages des rapatriés recueillis par le commissaire spécial d'Annemasse à leur arrivée en Haute-Savoie², par les résultats de l'enquête menée en 1920 dans le ressort de l'académie de Lille³, l'historien parvient à une bonne connaissance de ce que fut la vie en France occupée⁴. Ces diverses sources corroborent le témoignage de Mme Adam. L'installation de l'ennemi dans leur demeure est partout très mal ressentie par les habitants, à la fois par les perturbations induites par leur présence et par le sentiment d'une contamination de la maison. Vivre sous l'occupation allemande, c'est vivre dans un territoire germanisé, sous administration militaire allemande (avec les Kommandanturen), conçu comme un réservoir pour l'Allemagne, d'où le pillage et les réquisitions, en particulier de métaux. C'est être coupé de la France libre et sans nouvelles des siens de l'autre côté du front, notamment des soldats mobilisés, être privé de la liberté de circuler d'une commune à l'autre sans laissez-passer et subir des mesures vexatoires, comme le salut imposé aux civils. C'est être soumis au travail forcé, pour les hommes, mais aussi pour les femmes et les enfants — la mobilisation des femmes pour le travail est attestée dans certaines communes dès les premiers mois de l'occupation. C'est endurer les pénuries, notamment alimentaires, observées dès les premiers mois de l'occupation, la création en 1915 du Comité d'alimentation du nord de la France fonctionnant sous le patronage de la Commission for Relief in Belgium et fournissant le ravitaillement « hispano-américain » permettant à la France libre d'échapper à la famine. Toutes ces dimensions de l'histoire de la France occupée apparaissent bien dans le témoignage sur Vaudesson, plus elliptique sur les rapports entre occupants et occupés, même si celui-ci suggère une certaine détente des relations avec les simples soldats : on sait que certains d'entre eux fournissaient aux occupés du ravitaillement sorti de leurs cantines.

Le témoignage revient également sur les déplacements de population induits par l'évolution des opérations militaires. Des Français sont en effet envoyés en Belgique : on avance, à l'été 1917, le chiffre de 152 000 réfugiés français en Belgique. Les relations entre Français et Belges sont contrastées. Si un bon

accueil a été réservé par les Belges aux habitants de Vaudesson, de nombreux interrogatoires de rapatriés montrent au contraire que les rapatriés jugent avec sévérité le comportement des Belges à leur égard et stigmatisent des fermiers belges qui refusaient de leur vendre les aliments. Certains de ces réfugiés sont ensuite rapatriés en France, par la Suisse et la Haute-Savoie. Après les interrogatoires effectués à Evian, ils sont mêlés aux autres réfugiés et dispersés sur l'ensemble du territoire français⁵.

Les relations avec les populations locales n'y sont pas toujours bonnes. Certains sont traités de « Boches du Nord ». Cela est l'une des raisons de la volonté de retour rapide des réfugiés, présente dans le témoignage, en dépit des limites et des interdictions fixées par les autorités. L'ampleur des destructions frappe les réfugiés, les cauchemars de Renelle Adam renvoyant bien à ce traumatisme induit par la « violence des ruines » observé chez nombre de réintégré⁶. Malgré cela, la volonté de voir renaître les villages et de recultiver les terres est forte. Les sinistrés s'opposent à ce que plus de 100 000 hectares soient transformés en une « zone rouge » où aucune activité ne renaîtrait. La reconstruction est tributaire de la mise en application de la loi sur les dommages de guerre du 17 avril 1919, de la possibilité de trouver de la main d'œuvre, qui manque à la suite de la saignée démographique de la Grande Guerre, de l'élaboration de plans par des architectes, parfois de jeunes Parisiens installant des bureaux dans la zone dévastée⁷. C'est pourquoi les sinistrés vivent longtemps dans de l'habitat provisoire et jugent trop lente la reconstruction, ce qui provoque des tensions avec les pouvoirs publics nationaux. Pourtant, la date à laquelle la reconstruction de Vaudesson est achevée - 1925 - ne paraît pas trop tardive, par rapport à d'autres reconstructions, notamment urbaines, qui s'achèvent au milieu des années 1930.

Philippe NIVET

Professeur à l'Université de Picardie Jules Verne
Centre d'histoire des sociétés, des sciences et des conflits

1. Par exemple, pour Sains-Richaumont (Aisne), *Les carnets d'Eugénie Déruelle, une civile en zone occupée durant la Grande Guerre*, Engrage, 2010.

2. Conservés aux archives départementales de Haute-Savoie.

3. Conservée à la BDIC à Nanterre.

4. Philippe Nivet, *La France occupée 1914-1918*, Armand Colin, 2011.

5. Philippe Nivet, *Les réfugiés français de la Grande Guerre, les « Boches du Nord »*, Economica, 2004.

6. Philippe Nivet, « Le retour des réfugiés ou la violence des ruines » dans *Reconstructions en Picardie après 1918*, Réunion des musées nationaux, 2000, p. 22-33.

7. Tout cela apparaît aussi dans le roman de Roland Dorgelès, *Le réveil des morts*, Albin Michel, 1923.

■ ■ ■ mois en Belgique où des liens d'amitié, voire plus, se créèrent avec la population locale. Ainsi Charles, le frère aîné de ma grand-mère, rencontra-t-il sa femme à Havelange où il resta après la fin de la guerre.

Le jour de l'armistice, les prisonniers des camps furent relâchés à 11 heures. Dans les heures qui suivirent, certains virent des soldats allemands arracher les épaulettes de leurs officiers. Pour eux aussi la guerre avait été terrible...

Rapatriés par la Croix-Rouge, via la Suisse puis Evian, les Vaudessonais durent encore patienter longtemps avant de rentrer chez eux. La zone des combats restait interdite, et pour ma grand-mère et sa famille l'inquiétude était grande. Pour rentrer en France, il fallait d'abord subir un interrogatoire destiné à prouver son identité, puis être réclamé par une personne de sa famille pour être autorisé à s'installer dans la commune de son choix. Sinon les rapatriés étaient répartis au hasard un peu partout dans les régions qui n'avaient pas été dévastées par les combats, y compris parfois très loin au sud. Ma grand-mère me parla aussi d'une femme bloquée plusieurs semaines dans un wagon à Modane en Savoie, puis dans un grenier, avec ses quatre enfants. Leurs bagages avaient été perdus pendant le voyage. Et d'une autre famille qui se retrouva dans le Var, où elle n'avait aucune attache. Irène, la sœur de ma grand-mère, parvint à se rendre à Montataire, dans l'Oise, où casernait le régiment de son mari porté disparu. Elle espérait en recevoir des nouvelles, mais ce n'est qu'en 1920 qu'elle apprit officiellement qu'il avait été tué le 23 novembre 1916 à Maricourt dans la Somme². Elle réussit à regrouper la famille à Montataire, où tous attendirent avec impatience le droit de retourner à Vaudesson.

Dès le 30 novembre 1918, c'est-à-dire seulement quinze jours après le cessez-le-feu, quelques-uns voulurent malgré l'interdiction revoir leurs maisons, leurs champs. Ma grand-mère, qui faisait partie de ce retour clandestin, s'en souvenait comme de la plus grande peur de sa vie. Ce fut en effet une vision de « fin du monde » qui les accueillit. Des dizaines d'années plus tard, ma grand-mère en faisait encore des cauchemars. Ils ne retrouvèrent ni traces des chemins, ni arbres, ni bâtiments. A leur place des trous où croupissait une eau boueuse, des carcasses de chevaux pourrissantes, des pans de murs en ruine, des nids de barbelés. Il était même impossible de retrouver le plan ancien du village. Seul un noyer, qui par miracle était toujours debout, permit à mon arrière grand-père de retrouver l'emplacement de sa maison. Autour la terre était minée, truffée d'obus parfois non explosés, les sources qui avaient donné leurs noms à Vaudesson³ étaient polluées. Le sol était partout creusé de profondes tranchées rendant toute circulation impossible. Transformé en base d'artillerie par les Allemands, le village avait été pris une première fois par les Français le 24 octobre 1917. A nouveau repris par les Allemands le 27 mai 1918, il avait été reconquis définitivement par les Français en octobre, après un intense bombardement de la zone. De plus, lors de leur départ, les occupants avaient tout saccagé et incendié ce qui restait des maisons.

Tous les habitants ne revinrent pas au village. Mais ceux qui choisirent le retour au pays firent preuve d'une telle ténacité que Vaudesson finit par revivre. Pour ceux-là, plusieurs années de pénibles procédures administratives commencèrent. Pour toucher les dommages de guerre votés par le gouvernement, les « sinistrés », comme on les appelait alors, durent établir la liste exacte des pertes subies ainsi que leur montant

Cérémonie au monument aux morts de Vaudesson en 1930. Coll. Adam.



financier. Deux témoins devaient se porter garants de la véracité des déclarations. Louis Auguste Béreaux, cultivateur et maréchal-ferrant avant guerre, qui avait gardé soigneusement plusieurs bons certifiés par la Kommandantur à chaque réquisition (œufs, paille, lait) put ainsi obtenir quelque remboursement. Ce fut plus long pour les destructions de bâtiment. A partir de plans d'architectes dont certains venaient de la région parisienne, des entrepreneurs reconstruisirent peu à peu les habitations. La main d'œuvre manquait, aussi ils firent parfois appel à des travailleurs étrangers : Polonais, Italiens... L'Etat encourageait l'embauche de prisonniers allemands, mais en général les entrepreneurs se montraient récalcitrants. Il fallut attendre 1925 pour que cette reconstruction soit presque achevée. Entre temps, les quelques habitants revenus – surtout des personnes âgées – durent loger au pire sous des abris de tôle, au mieux dans des « baraques Adrian », constructions « provisoires » en bois d'abord puis en pierre, qui pour certaines servent encore d'habitations aujourd'hui. Ces premières « baraques » firent leur apparition dans le bas du village, là où furent rapidement édifiées une école et une église provisoires,

Distanciation, résilience

et où fut bientôt ouvert dans une maison en bois le café-épicerie Rasselet.

Grâce aux pétitions et à l'action de certains élus, le territoire de la commune ne fut pas classé « zone rouge », ce qui y aurait entraîné l'interdiction définitive de toute activité agricole. Mais il fallut tout reconstituer, du moindre ustensile de ménage aux engins agricoles, sans oublier les basses-cours, les écuries et les étables. Des communes se groupèrent pour créer des coopératives qui achetèrent du matériel agricole. Les ■ ■ ■

■ ■ ■ habitants prirent l'habitude de récupérer le moindre morceau de tôle, le moindre bout de bois ; tout ce qui pouvait encore servir était bon à prendre. Des villes vinrent en aide aux communes les plus sinistrées. La commune de Romainville en banlieue parisienne offrit ainsi la cloche de l'église de Vaudesson reconstruite.

De cette période, les anciens ne parlaient pas spontanément. Dans les années cinquante, la terre des jardins était encore truffée d'éclats d'obus rouillés, lourds et tranchants.

Durant nos vacances, nous ramassions ces ferrailles qu'un marchand ambulant achetait au poids, en même temps que des peaux de lapins. Cela nous permettait d'acheter des tickets de manège pour la fête patronale de Vaudesson, le dernier dimanche de septembre. Jamais mes grands-parents ne se sont offusqués de ce lien inattendu entre la guerre et le jeu. Ce n'était pas oublié de leur part, mais distanciation, résilience... Sans doute nécessaire. ■

2. Paul Lejeune figure sur le monument aux morts de Vaudesson en compagnie de 11 autres soldats tués au front et de 5 civils.

3. Vaudesson signifie « Val des sources ».

LOUVIER Patrick, MARY Julien, ROUSSEAU Frédéric (Dir.)
Pratiquer la muséohistoire. La guerre et l'histoire au musée. Pour une visite critique, Québec, Athéna éditions, 2012, 271 p.



En France, les musées de guerre c'est un peu comme les fromages chers au Général de Gaulle : ils sont légion et souvent liés à un espace territorial, on n'ose écrire terroir... Les auteurs de cet ouvrage, des historiens et chercheurs en sciences sociales¹ de l'Université Paul Valéry-Montpellier III, en ont compté 400 au terme d'un travail d'enquête et d'analyse sur les nombreuses manières dont les musées racontent et mettent en espace l'histoire des conflits contemporains. Dresser une typologie de ces musées se révèle un exercice difficile tant ils sont divers, leurs promoteurs et leurs statuts variés. Apparaissent cependant très vite quelques données saillantes : avec 200 musées, la Seconde Guerre mondiale forme le principal bataillon de cette armée d'établissements abordant les conflits contemporains. A l'inverse, la décolonisation est très peu traitée. Quant à la Première Guerre mondiale, présente dans les sections de musées d'histoire générale, elle ne constitue l'objet exclusif que d'un petit nombre de lieux muséographiques : à Verdun, Péronne, au Chemin des Dames, à Ypres, dans la Marne, à Meaux. Ne pas en conclure pour autant que 1914-1918 est délaissé, au contraire : « on assiste depuis la fin des années 1990 à une inclination forte des projets vers la Première Guerre mondiale ». Les auteurs pointent un « magnétisme exercé sur la société contemporaine par la Grande Guerre » qu'attestent les programmes récents (Suippes, Meaux), les refontes/réaménagements et créations à venir (Verdun, Chemin des Dames, Notre-Dame de Lorette).

Ce travail critique, qui s'adresse d'abord aux chercheurs, étudiants et enseignants intéressera plus largement les publics curieux, citoyens, qui entendent comprendre, au sortir d'un musée, quels choix ont été opérés parmi les savoirs dans la conception de l'exposition permanente qu'ils viennent de voir ; ce que ces choix révèlent ; comment et par quels acteurs ils ont été faits, et quelles en sont les finalités. Les historiens ont voulu exposer ce qui se joue « derrière les vitrines », pour reprendre un des titres de chapitre. Jeux et enjeux des acteurs du musée (collectivités territoriales, Etat et experts historiens, conservateurs et muséographes...) sont analysés dans leurs évolutions ; de même sont passés au crible l'ensemble des choix et situations qui influent sur les contenus muséographiques, fond et forme : degré de proximité entre le récit mis en espace et le discours académique, accointances éventuelles avec un courant historiographique, place de l'objet, point d'équilibre recherché par le maître d'ouvrage entre émotion et information, recours aux technologies... S'agissant de la Grande Guerre, c'est le musée le plus influent², l'Historial de Péronne, qui fait l'objet de l'attention la plus soutenue des auteurs³. Ces derniers montrent comment le discours muséographique de l'Historial s'appuie sur les thèses des universitaires de son centre de recherche et contribue à leur diffusion.

A lire ce guide, on se prend à espérer la réalisation d'une étude comparable dans sa finalité mais circonscrite au champ des musées traitant de la Première Guerre mondiale. Travail qui intégrerait les nouveaux entrants sur le « marché » et notamment le Musée de la Grande Guerre du pays de Meaux qui affiche des ambitions à la mesure de la richesse de ses collections, mais dont la communauté scientifique a peu parlé jusqu'ici. La bonne fenêtre pour une telle étude serait assurément le centenaire...

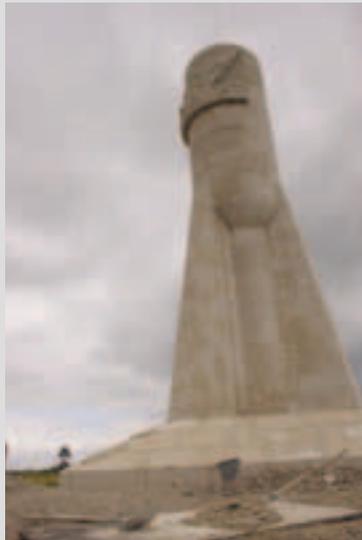
Damien BECQUART

1. Olivier Glassey, Charles Heimberg, Patrick Louvier, Julien Mary, Stéphanie Prezioso et Frédéric Rousseau.

2. Les chiffres pour Verdun, Péronne et le Chemin des Dames montrent que les écarts de fréquentation ne sont pas considérables. Il y a moins de différence en termes de fréquentation entre l'Historial de Péronne et la Caverne du Dragon qu'entre ce dernier lieu et le Centre d'interprétation de Suippes Marne 14-18, par exemple. Les auteurs montrent que l'influence dépend de nombreux autres facteurs.

3. A signaler que quatre d'entre-eux sont membres du Collectif de recherche international et de débat sur la guerre de 1914-1918 (CRID 14-18), lequel oppose les résultats des travaux de ses membres à certaines des thèses défendues par les chercheurs associés à l'Historial de Péronne.

Coin photo



Foudroyé en 2007, le monument des Crapouillots au Moulin de Laffaux reconstruit à l'initiative du Souvenir français.
© Photo DB

Abbaye de Vauclair

11 et 12 août - Le bois, jamais pareil, arts

1^{er} et 2 septembre - 4^e rencontres médiévales, histoire

15 et 16 septembre - Journées du patrimoine - Ouverture du château de la Bôve. Peintures, sculptures animalières

22, 23, 28 et 29 septembre - Le champignon, Roi à Vauclair, mycologie

Exposition permanente :

"Ces vies à Vauclair", le week-end de 14 h à 18 h 30.

Visites guidées sur rendez-vous au **03 23 22 43 02**

Permanences de l'association à la mairie de Bouconville-Vauclair le mercredi de 18 à 19h et le vendredi de 14 à 15h30
03 23 22 42 69.

Fort de Condé

2 septembre de 14 h à 20 h. - **Olympiades des jeux traditionnels, jeux d'antan** pratiqués en famille, clôture de la journée avec un pique-nique.

16 septembre - Journée du patrimoine : visite insolite du Fort, le 16 septembre. Ouverture du Fort du 15 avril au 15 novembre, de 9h30 à 12 h et de 13h30 à 17h30 en avril, mai, septembre, octobre, novembre et jusqu'à 18h30 en juin, juillet et août. Visites guidées de 14 à 16 h.

Rens. 03 23 54 40 00 ou www.fortdeconde02@orange.fr

Caverne du Dragon/Musée du Chemin des Dames

Visites thématiques sur le Chemin des Dames (au départ de la Caverne du Dragon)

22 juillet - Visite du Fort de la Malmaison, départs à 10h30 et 14h30.

28 juillet à 14h - Les Villages de la reconstruction.

4 août - Deux forts Séré de Rivières et leur histoire : La Malmaison, le Fort de Condé, départ à 10h30 de la Caverne du Dragon.

25 août à 10h30 - **Le Chemin des Dames et la voie verte en VTT.**

26 août - Visite du Fort de la Malmaison, départs à 10h30 et 14h30.

15-16 septembre - Journées du patrimoine, un patrimoine caché.

22 septembre à 14h. - "Secourir les blessés".

23 septembre - Visite du Fort de la Malmaison, départs à 10h30 et 14h30.

Visite de la Caverne du Dragon

En visite guidée exclusivement (1h30), 30 min entre les départs.

Mars et avril : de 10 à 18 h ou 19 h. En mai, juin et septembre : de 10 à 18 h ou 19 h. Ouvert les jours fériés

Rens. Caverne du Dragon, Musée du Chemin des Dames

RD18 - 02160 Oulches la Vallée Foulon

Tél. 03 23 25 14 18 ou

www.caverne-du-dragon.fr